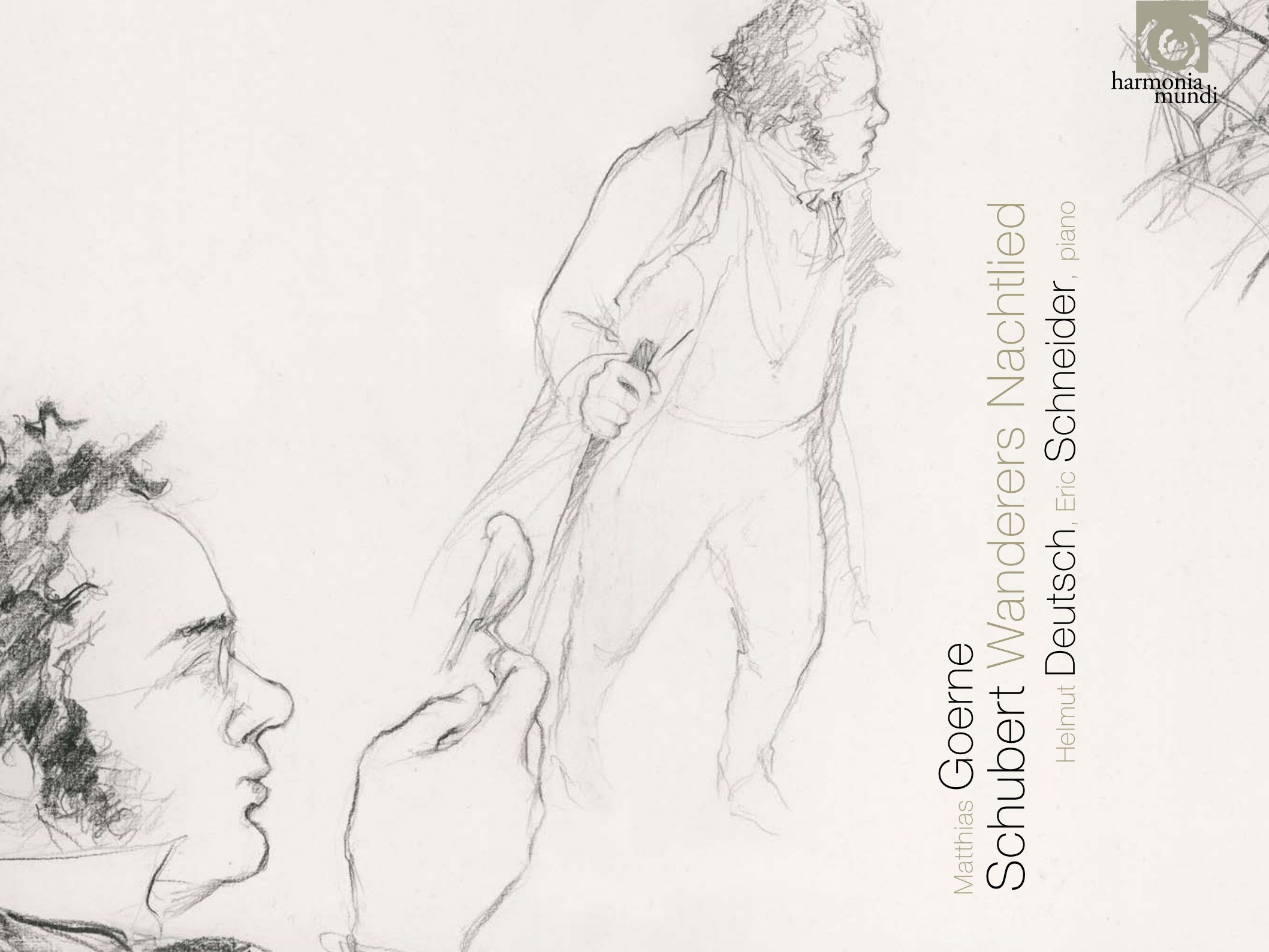




Matthias Goerne

Schubert Wanderers Nachtlied

Helmut Deutsch, Eric Schneider, piano

harmonia
mundi



FRANZ SCHUBERT (1797-1828)

Wanderers Nachtlied

CD 1

1		An die untergehende Sonne D 457 - Ludwig Gotthard Theobul Kosegarten	6'38
2		Der Tod und das Mädchen D 531 - Matthias Claudius	2'24
3		Die Rose D 745 - Friedrich von Schlegel	3'11
4		Erinnerung (Totenopfer) D 101 - Friedrich von Matthisson	2'18
5		Litanei D 343 - Johann Georg Jacobi	7'54
6		Auf dem Wasser zu singen D 774 - Friedrich Leopold zu Stolberg-Stolberg	3'52
7		Abendbilder D 650 - Johann Petrus Silbert	5'21
8		Nach einem Gewitter D 561 - Johann Mayrhofer	2'10
9		Der Zwerg D 771 - Matthäus von Collin	5'29
10		Im Frühling D 882 - Ernst Schulze	4'19
11		Die Blumensprache D 519 - Eduard Platner	2'05
12		Viola D 786 - Franz von Schober	13'34
13		An die Entfernte D 765 - Johann Wolfgang von Goethe	2'53
14		Bei dir allein D 866/2 - Johann Gabriel Seidl	2'04
15		Ganymed D 544 - Johann Wolfgang von Goethe	4'21

Matthias Goerne, baritone
Helmut Deutsch, piano

CD 2

1		Wanderers Nachtlied D 768 - Johann Wolfgang von Goethe	2'27
2		Schäfers Klagelied D 121 - Johann Wolfgang von Goethe	3'56
3		Heidenröslein D 257 - Johann Wolfgang von Goethe	1'56
4		Rastlose Liebe D 138 - Johann Wolfgang von Goethe	1'19
5		An den Mond D 259 - Johann Wolfgang von Goethe	5'58
6		Trost in Tränen D 120 - Johann Wolfgang von Goethe	4'10
7		Erster Verlust D 226 - Johann Wolfgang von Goethe	2'12
8		Der Musensohn D 764 - Johann Wolfgang von Goethe	2'01
9		Geheimes D 719 - Johann Wolfgang von Goethe	1'44
10		Versunken D 715 - Johann Wolfgang von Goethe	2'02
11		An Schwager Kronos D 369 - Johann Wolfgang von Goethe	2'54
12		Geisternähe D 100 - Friedrich von Matthisson	4'28
13		Das war ich D 174 - Theodor Körner	2'49
14		Das Rosenband D 280 - Friedrich Gottlieb Klopstock	1'41
15		Furcht der Geliebten D 285 - Friedrich Gottlieb Klopstock	2'01
16		An Sie D 288 - Friedrich Gottlieb Klopstock	2'42
17		Die Liebe hat gelogen D 751 - August von Platen-Hallermünde	2'33
18		Lachen und Weinen D 777 - Friedrich Rückert	1'46
19		Dass sie hier gewesen D 775 - Friedrich Rückert	3'52
20		Der Einsame D 800 - Karl Gottlieb Lappe	4'10
21		Die Sterne D 684 - Friedrich von Schlegel	5'14

Matthias Goerne, baritone
Eric Schneider, piano

Le chant du cygne

Dix-huit mois à peine séparent la mort de Ludwig van Beethoven et celle de Franz Schubert. Le premier avait cinquante-six ans, le second trente et un. Schubert apprit la mort de son aîné, de son dieu plutôt, alors qu'il finissait de composer le premier cahier du *Winterreise*, l'œuvre qui aux dires de son entourage le mena si tôt au tombeau. Cette disparition, bien qu'attendue, le laissa désespéré. Mais c'est justement le *Winterreise* qui le remit au travail, quand il découvrit la suite des poèmes de Wilhelm Müller. Sans doute quelque chose s'acheva dans la vie de Schubert au terme de ce voyage de neige et de glace. Un épuisement des forces vitales, mais certes pas des forces créatrices. Tout au long de l'année 1828, Schubert composa aussi longtemps qu'il le put, réunissant une irréaliste moisson de chefs-d'œuvre : les deux *Trios*, les *Impromptus*, la *Messe en mi bémol*, le *Quintette pour deux violoncelles*, les trois ultimes sonates pour piano, et toujours et encore de nombreux lieder. Après sa mort, son frère Ferdinand et l'éditeur Haslinger en réunirent 14 qu'ils éditèrent sous le nom de *Chant du cygne* – sept lieder sur des poèmes de Rellstab, six d'après Heinrich Heine et un d'après Johann Gabriel Seidl. Voilà qui ne forme en rien un cycle comparable aux précédents, mais montre la richesse inouïe et étonnamment diverse de la dernière période créatrice de Schubert.

Beethoven avait passé ses dernières années à l'écart du monde, il avait délaissé même son piano et ne vivait plus que dans l'espace sonore, à la fois si dense et abstrait, de ses ultimes quatuors à cordes. Un jeune poète, Ludwig Rellstab (1799-1860), lui avait envoyé quelques-uns de ses textes. Beethoven avait souligné sur le manuscrit ceux qu'il préférerait, mais il n'était plus temps. La légende dit qu'après sa mort ce manuscrit fut donné à Schubert. Amer présent, ce qui ne fut pas les derniers mots du premier devint les ultimes chants du second. Les sept lieder d'après Rellstab ne forment pas un ensemble thématique, encore moins musical. Au seuil de la mort, tous ne sont pas marqués par la douleur et le deuil – beaucoup s'en faut. Mais tous déploient en revanche un ample lyrisme, une extension parfois spectaculaire de la ligne vocale. *Le Vaisseau fantôme*, *Tannhäuser* et *Lohengrin* vont naître quelques années plus tard. Souvent chanté en premier, *Liebesbotschaft*, avec son évocation au piano du ruisseau scintillant, rappelle par sa fraîcheur et ses inquiétudes juvéniles les premières pages de la *Belle Meunière*. *Frühlingssehnsucht* est tout entier porté par une brûlante ardeur : le cœur insatiable, à travers ses plaintes et ses larmes, attend l'éclosion d'un printemps qu'il sait contenir en lui. Le célèbre *Ständchen* est un nocturne sans spectre, une invitation à l'amour sensuelle et impatiente. Outre l'énergique *Abschied*, les autres pages sont plus étranges. *Kriegers Ahnung* n'est pas sans évoquer Rilke, le *Chant de l'amour et de la mort du Cornette Christophe Rilke* : au milieu d'un champ de bataille, du sommeil des soldats profond comme la mort, un homme en larmes songe à son amour lointain.

Cette nuit sera sans doute la dernière. *Aufenthalt* est un paysage tourmenté, tout proche des évocations désolées de Caspar David Friedrich : le roc solitaire, le torrent sauvage, le vent dans les arbres, tout y est l'expression du chagrin inextinguible de l'âme. Les paysages et les états d'âme se confondent. *In der Ferne* a quelque chose d'une litanie. Le retour obsessionnel des participes présents, avec leur sonorité en *–enden*, et la longueur des phrases, s'abîmant au plus grave de la voix, font du lied une pesante et douloureuse marche funèbre. Très légitimement, Matthias Goerne et Christoph Eschenbach y joignent un autre lied d'après Rellstab, le magnifique *Herbst*, daté de 1828 lui aussi. Mélancolique tableau d'automne, il est traversé par des vents glacés et le sinistre souvenir des espérances et des amours mortes. Schubert avait découvert les poèmes de Heinrich Heine lors d'une soirée de lecture entre amis. Le jeune poète originaire de Hambourg était né la même année que lui (1797) et la parution du *Buch der Lieder* en 1827 avait confirmé sa gloire naissante. Avant Schumann, Schubert dut être stupéfait par la noirceur et la cruauté, le désespoir sans complaisance des poèmes de Heine. Voilà une âme qui parlait à la sienne de très près. Rencontre inespérée avant une mort qu'il savait proche, Schubert eut le temps d'en mettre six en musique. *Das Fischermädchen* est le seul lied aimable de l'ensemble. Tous les autres portent les stigmates des plus profondes douleurs et d'une folie toute proche. Au piano déjà, l'évocation d'Atlas est saisissante : l'homme porte sur ses épaules un monde de souffrance trop lourd pour lui. "Je porte l'insupportable et mon cœur se brise dans ma poitrine." À la reprise finale des deux premiers vers, la voix sur "Schmerzen" n'est pas loin en effet de se briser. Suivant les mots de Heine, Schubert, pour la seule et unique fois dans ses lieder, laisse éclater une violence nue, un cri de rage bien différent de la douleur muette du *Winterreise*. *Ihr Bild* dégage une étrangeté digne d'Edgar Poe : sous les yeux de l'amant abandonné, le portrait de la bien-aimée commence à s'animer, à sourire mystérieusement. Le piano suit pas à pas la voix dans sa douce hallucination avant que le cruel réveil, l'adieu, ne vienne la briser. *Am Meer* évoque également un amour perdu. Au bord d'un sombre paysage de grève et de couchant, l'amant se repaît des larmes de la jeune fille, larmes qui le brûlent pour jamais. La mélodie ici n'est plus qu'une douloureuse déclamation. De même, *Die Stadt* n'offre plus qu'un paysage en lambeaux, déchiré de brumes et de rares rayons solaires. De sa barque, le poète voit la ville telle un mirage. Il a maintenant quitté le rivage, une force irrésistible l'emporte au loin, loin de ce qu'il a aimé. Il n'est plus de sol, seulement la berceuse funèbre des flots. Le piano roule sourdement, eau morte et trompeuse, menaçant en silence et finissant par tout engloutir. Puis vient le *Doppelgänger*, ce double qui met ses pas dans vos pas, que Schubert connaissait depuis toujours mais que seul le poète a le privilège de pouvoir nommer. Une dernière fois, dans un silence que rien ne semble pouvoir rompre, l'homme retourne sur les lieux de son amour perdu. Sous les fenêtres de la maison déserte, il voit un homme accablé de douleur, et, à la blême lueur de la lune, reconnaît sa propre image, son double effrayant. La voix hagarde, hallucinée, se brise en un cri

d'effroi. Puis, à nouveau encore, pour longtemps sans doute, un silence de mort. Seul poème du Viennois Johann Gabriel Seidl (1804-1875) admis dans ce *Chant du cygne*, *Die Taubenpost* pourrait bien être le dernier lied de Schubert. Il mériterait en tous cas de l'être, tant sa grâce triste, sa mélancolie sans fond mais toujours douce, nous ramène à l'essence même de Schubert. Ce pigeon voyageur, qui pourrait se satisfaire de porter quelque message d'amour, est en fait, comme le révèle la dernière strophe, le symbole de la *Sehnsucht*, cette aspiration à la fois heureuse et funeste qui a porté Schubert depuis sa première œuvre. Le thème paisible qui ouvre la sonate en Si bémol majeur pourrait presque découler, s'écouler de ce *Taubenpost*. Le pas du marcheur qui rythme toutes les œuvres de Schubert se fait à nouveau entendre. Pourtant, au bout de huit mesures, il est interrompu par un trille stupéfiant, surgissant des profondeurs du piano. Le thème reprend, se développe, déploie en lui-même tous les méandres possibles, mais sera toujours interrompu par ce sinistre trille. Là où Beethoven, dans ses dernières sonates, bâtit un labyrinthe pour mieux en triompher, Schubert cherche à se perdre dans celui qu'il dessine. Un Icare triomphant, qui ne se laisse pas brûler les ailes, face à un minotaure obstiné, cognant sa tête contre les murs et s'enfonçant toujours plus profond. Là où Beethoven variait les formes (jusqu'aux deux mouvements inouïs de l'opus 111) pour y infuser ensuite sa passion de la forme, Schubert conserve, au long de trois sonates, la plus classique des découpes mais y infuse ce qui en semble l'opposé : les silences et les ruptures, les retours et les détours, l'hésitation, la perte des repères. Les chemins se multiplient, semblant chacun ne mener nulle part mais aboutissant toujours à ce trille. D'abord effrayant, c'est lui qui finalement constitue le seul *poteau indicateur*, comme il est dit dans *Winterreise*. On sait où il mène... Comme dans ses *Requies*, Schubert distend le temps, étirant la durée de ce *Molto moderato* bien au-delà des vingt minutes.

Chacune des dernières sonates de Beethoven pourrait presque rentrer tout entière dans ce seul premier mouvement. L'*Andante sostenuto* suspend cette marche, parfois chaotique mais toujours volontaire, et nous fait entendre un autre chant, immobile cette fois. Pas de plainte, pas d'effroi, mais, comme dans un tableau de Friedrich, la contemplation apaisée du néant. Quel autre compositeur a su ainsi s'approcher du gouffre ? Et en revenir ? Le scherzo (*Allegro vivace con delicatezza*) nous ramène justement au monde : là où l'on crée, il y a encore de la vie. En voici, une fois encore, la grâce et l'humanité. L'heure viendra sans doute vite, mais elle n'a pas encore sonné. Ces retours à la vie sont beaux, mais ils sont épuisants. Et surtout ils rendent de plus en plus mince la paroi qui sépare l'un et l'autre monde. Rien ne saurait être plus innocent, presque indifférent, que le thème de l'*Allegro ma non troppo* final. Mais de ses tréfonds inattendus, Schubert fait encore surgir la plus implacable des visions. De ces sonates, la parole, telle celle de Cassandre, mit du temps à se faire entendre : publiées en 1839, plus de dix ans après la mort de Schubert, elles furent curieusement et opportunément dédiées au jeune Robert Schumann. Ignorées par le XIX^e siècle, elles ont lentement conquis au XX^e siècle, siècle des cataclysmes, la place qui est aujourd'hui la leur.

CHRISTOPHE GHRISTI

Christophe Ghristi est directeur de la dramaturgie
à l'Opéra national de Paris

Barely eighteen months elapsed between the death of Ludwig van Beethoven and that of Franz Schubert. The former was fifty-six, the latter thirty-one. Schubert learnt of the death of his elder, or rather his god, as he was completing the composition of the first book of *Winterreise*, the work which according to his entourage drove him to so early a grave. Beethoven's death, though not unexpected, nonetheless left him in despair. But it was precisely *Winterreise* that set him to work once more, when he discovered the continuation of Wilhelm Müller's poems. It is likely that something came to an end in Schubert's life when he had completed this journey through snow and ice. An exhaustion of his vital forces, but certainly not his creative forces. All through the year 1828, Schubert composed for as long as he could, garnering a positively unreal harvest of masterpieces: the two piano trios, the Impromptus, the Mass in E flat, the Quintet with two cellos, the last three piano sonatas, and, as always, a constant stream of lieder. After his death, his brother Ferdinand and the publisher Haslinger assembled fourteen of these and issued them under the name of *Schwanengesang* – seven settings of poems by Rellstab, six by Heinrich Heine, and one by Johann Gabriel Seidl. This does not in any sense form a cycle comparable to his two earlier ones, but it does show the unprecedented and amazingly diverse riches of Schubert's last creative period.

Beethoven had spent his final years in seclusion; he had even forsaken his piano and lived exclusively in the sound-world, at once so dense and so abstract, of his late string quartets. A young poet, Ludwig Rellstab (1799-1860), had sent him some of his texts. Beethoven had underlined his favourite poems on the manuscript, but there was no time left. Legend has it that after his death this manuscript was given to Schubert. A bitter gift: that which had not been the last words of the older composer became the final songs of the younger one. The seven lieder after Rellstab do not make up a thematic, still less a musical whole. On the threshold of death, not all of them are marked by sorrow and mourning – far from it, in fact. But they all deploy a broad lyricism, a sometimes spectacular extension of the vocal line. *Der fliegende Holländer*, *Tannhäuser* and *Lohengrin* were to be come just a few years later. Often sung in first position, *Liebesbotschaft*, with its keyboard evocation of the sparkling stream, recalls in its freshness and youthful anxieties the first pages of *Die schöne Müllerin*. *Frühlingssehnsucht* is borne throughout by a burning ardour: the insatiable heart, through its laments and its tears, awaits the blossoming of a spring which it knows it contains within itself. The celebrated *Ständchen* is an unhaunted nocturne, a sensual and impatient invitation to love. Apart from the energetic *Abschied*, the other pieces are stranger. *Kriegers Ahnung* may remind us nowadays of Rilke's *Die Weise von Liebe und Tod des Cornets Christoph Rilke*: in the midst of a battlefield, surrounded by soldiers in a sleep as

deep as death, a weeping man thinks of his faraway love. This night will probably be his last. *Aufenthalt* is a tormented landscape, very close to the desolate evocations of Caspar David Friedrich: the lonely rock, the raging torrent, the wind in the trees, everything here is the expression of the soul's inextinguishable grief. Landscape and psychological state become as one. *In der Ferne* has something of a litany about it. The obsessional recurrence of the present participles, with their 'enden' sound, and the length of the phrases, sinking into the lowest register of the voice, make of this lied a ponderous and sorrowful funeral march. Very legitimately, Matthias Goerne and Christoph Eschenbach add another Rellstab setting, the magnificent *Herbst*, also dating from 1828. This melancholy autumnal scene is traversed by icy winds and the sinister recollection of dead hopes and loves.

Schubert had discovered the poems of Heinrich Heine at a reading party among friends. The young poet from Hamburg was born in the same year as the composer (1797) and the publication of the *Buch der Lieder* in 1827 had confirmed his burgeoning fame. Like Schumann after him, Schubert must have been dumbfounded by the darkness and cruelty, the unsentimental despair of Heine's poems. Here was a soul that spoke to his from very close at hand, an unexpected encounter before a death which he knew was fast approaching. Schubert had the time to set six of the poems to music. *Das Fischermädchen* is the only amiable song in the group. All the others bear the scars of the deepest sorrows and a madness that is all too near. In the piano prelude, already, the evocation of Atlas is arresting: the man carries on his shoulders a world of suffering that is too heavy for him. 'I bear the unbearable, and my heart / would break within my body.' At the final reprise of the first two lines, the voice is indeed not far from breaking on 'Schmerzen'. Taking his cue from Heine's words, Schubert, for the first and only time in his lieder, gives vent to a naked violence, a cry of rage very different from the mute sorrow of *Winterreise*. *Ihr Bild* has an aura of strangeness worthy of Edgar Allan Poe: before the eyes of the abandoned lover, the portrait of the beloved stirs to life and smiles mysteriously. The piano follows the voice step by step in its sweet hallucination until the cruel awakening, the farewell, comes to shatter it. *Am Meer* also evokes a lost love. On the edge of a sombre landscape, a seashore in the setting sun, the lover gorges himself on the girl's tears, tears that burn him forever. The melody here is no more than sorrowing declamation. Similarly, *Die Stadt* offers nothing but a landscape of fragments, rent by mists and rare shafts of sunlight. From his boat, the poet sees the town like a mirage. Now he has left the shore; an irresistible force carries him far away, far from what he has loved. There is no more solid earth, only the gloomy cradle song of the waves. The piano rumbles dully: dead, treacherous waters, silently threatening and finally engulfing everything. Then comes *Der Doppelgänger*, the double who walks in one's footsteps, whom Schubert had always known but whom only the poet has the privilege of naming. One last time, in a silence that nothing seems capable of breaking, a man returns to the scene of his lost love. Beneath the windows of the deserted house, he sees

a man overwhelmed with grief, and, in the ghastly light of the moon, recognises his own image, his terrifying double. The frantic, hallucinated voice cracks in a cry of horror. Then, once again, and doubtless for a long time to come, a deathly silence. The only poem of the Viennese writer Johann Gabriel Seidl (1804-75) admitted into this *Schwanengesang*, *Die Taubenpost* may well be Schubert's last song. At any rate, it deserves to be, for its sad grace, its fathomless yet always gentle melancholy takes us to the very essence of Schubert. The carrier pigeon, which might be content to bear some message of love, is in fact, as the last strophe reveals, the symbol of *Sehnsucht*, the aspiration at once blissful and baneful that has borne Schubert along ever since his first work. The tranquil theme that opens the Sonata in B flat major might almost flow, follow on directly from this *Taubenpost*. The marching rhythm that punctuates all of Schubert's works is heard anew. Yet, after eight bars, it is interrupted by a stupefying trill rising from the depths of the piano. The theme recommences, is developed, deploys within itself every possible twist and turn, but will always be interrupted by that sinister trill. Where Beethoven, in his last sonatas, builds a labyrinth the better to triumph over it, Schubert seeks to lose himself in what he has designed. A triumphant Icarus, one who does not let his wings get burnt, versus a stubborn Minotaur, banging his head against the walls and plunging ever more deeply into the maze. Where Beethoven varied the form (to the extreme in the two unprecedented movements of op.111) in order to instil it with his own passion for form, Schubert conserves, throughout his last three sonatas, the most classical of designs, but instils it with what seems its opposite: silences and breaks, doublings-back and detours, hesitations, loss of reference points. The paths multiply, each seeming to lead nowhere yet always ending up at this trill. Frightening at first, in the end it is the trill that constitutes the only *signpost*, as in the song in *Winterreise*. We know where that leads . . .

As in his *Requiem*, Schubert distends time, stretching the duration of this *Molto moderato* to well beyond twenty minutes. Each of the late Beethoven sonatas in its entirety could almost fit into just this first movement. The *Andante sostenuto* suspends the walker's footfall, sometimes chaotic but always resolute, and lets us hear another song, immobile this time. No lamentation, no dread, but, as in a painting by Friedrich, calm contemplation of nothingness. Which other composer has shown himself capable of thus approaching the void? And of returning thence? For the scherzo (*Allegro vivace con delicatezza*) does indeed bring us back into the world: where there is creativity, there is still life. Here once again are grace and humanity. The hour will doubtless come quickly, but it has not yet struck. These returns to life are beautiful, but they are exhausting. And, above all, they make thinner than ever the wall that separates one world from the other. Nothing could be more innocent, almost indifferent, than the theme of the final *Allegro ma non troppo*. But from its unforeseen depths Schubert conjures up once more the most implacable of visions. The utterance of these sonatas, like that of Cassandra, took time to make itself heard: published in 1839, more than ten years after Schubert's death, they were curiously and opportunely dedicated to the young Robert Schumann. Ignored by the nineteenth century, they slowly conquered in the twentieth, that century of cataclysms, the place which is theirs today.

CHRISTOPHE GHRISTI
Christophe Ghristi is director of dramaturgy
at the Opéra National de Paris

Translation: Charles Johnston

Schwanengesang

Kaum achtzehn Monate nach Ludwig van Beethoven starb Franz Schubert. Der Erste wurde sechsundfünfzig Jahre alt, der Zweite einunddreißig. Schubert erfuhr vom Tode des Älteren – seines Abgotts sozusagen – als er gerade die Komposition des ersten Teils der *Winterreise* beendet hatte, ein Werk, das ihn nach den Aussagen seiner Zeitgenossen so früh ins Grab gebracht hat. Obwohl Beethovens Tod nicht unerwartet kam, versetzte er Schubert in Verzweiflung. Dabei war es ausgerechnet die *Winterreise*, die ihn wieder zur Arbeit zurückführte, nachdem er den Gedichtzyklus von Wilhelm Müller entdeckt hatte. Diese Reise durch Schnee und Eis war zweifelsohne ein Endpunkt in Schuberts Leben. Ein Erschöpfungszustand der Lebensgeister, nicht jedoch der Schöpferkraft. Das ganze Jahr 1828 hindurch komponierte Schubert so lange er konnte und brachte eine unglaubliche Anzahl von Meisterwerken hervor: die beiden *Klaviertrios*, die *Impromptus*, die *Es-Dur-Messe*, das *Streichquintett C-Dur*, die letzten beiden *Klaversonaten* und immer wieder und immer noch weitere Lieder. Nach seinem Tod stellten sein Bruder Ferdinand und der Verleger Haslinger daraus eine Sammlung von vierzehn Liedern zusammen und veröffentlichten sie unter dem Titel *Schwanengesang*: sieben Lieder auf Gedichte von Rellstab, sechs nach Heinrich Heine und eines von Johann Gabriel Seidl. Ein in keiner Weise den vorausgegangenen vergleichbarer Zyklus, aber er zeigt die ungeheure Erfindungsgabe und erstaunliche Vielfältigkeit von Schuberts letzter Schaffensperiode.

Beethoven verbrachte seine letzten Jahre ziemlich abgeschieden von der Welt, er hatte selbst sein Klavier vernachlässigt und lebte nur noch in der zugleich intensiven wie abstrakten Klangwelt seiner letzten Streichquartette. Ein junger Dichter, Ludwig Rellstab (1799-1860), hatte ihm einige seiner Gedichte zugesandt. Auf dem Manuskript hatte Beethoven die von ihm bevorzugten angemerkt, doch es war schon zu spät. Es heißt, dass dieses Manuskript nach Beethovens Tod Schubert übergeben wurde. Ein bitteres Geschenk, denn wenn es schon nicht die letzten Worte des einen wurden, so blieben es doch die letzten Gesänge des anderen. Die sieben Lieder nach Rellstab bilden keine thematische Einheit und noch weniger eine musikalische. Im Antlitz des Todes sind nicht alle von Schmerz und Trauer geprägt – ja, sie sind sogar weit davon entfernt. Aber alle sind sie zutiefst poetisch mit einer manchmal erstaunlichen Erweiterung der Gesangslinie. *Der fliegende Holländer*, *Tannhäuser* und *Lohengrin* sollten einige Jahre später entstehen. Meist an erster Stelle gesungen, erinnert *Liebesbotschaft* mit seiner an einen schillernden Bach gemahnenden Klavierbegleitung, in seiner Frische und seiner jugendlichen Unruhe an die ersten Seiten der *Schönen Müllerin*. *Frühlingssehnsucht* ist ganz von brennender Glut getragen: Das unbefriedigte Herz erwartet unter Klagen und Tränen den Ausbruch jenes Frühlings, den es bereits tief in sich spürt. Das berühmte *Ständchen* ist ein Nocturne ohne Schatten, eine Einladung zur sinnlichen

und ungeduldigen Liebe. Von dem energiegeladenen *Abschied* abgesehen, sind die anderen Stücke eher seltsam. *Kriegers Ahnung* enthält Rilke-ähnliche Akzente wie in *Die Weise von Liebe und Tod des Cornets Christophe Rilke*: Inmitten des Schlachtfelds, im todesähnlichen Tiefschlaf der Soldaten, sinnt ein Mann unter Tränen seiner vergangenen Liebe nach. Diese Nacht ist wahrscheinlich seine letzte. *Aufenthalt* evoziert eine stürmische Landschaft, ganz verwandt mit den tristen Landschaftsstimmungen eines Caspar David Friedrichs: Der einsame Fels, der Wildbach, der Wind in den Bäumen, alles ist Ausdruck unstillbarer Seelennot. Die Landschaften und die Seelenzustände überschneiden sich. *In der Ferne* erinnert an eine Art Litanei. Die wie zwanghaft wiederkehrende Form des Partizip Präsens und die Länge der Phrasen versinken in den Tiefen der Stimme und machen aus diesem Lied einen dumpfen und schmerzhaften Todesmarsch. Berechtigterweise haben Matthias Goerne und Christoph Eschenbach hier ein anderes Werk nach Rellstab hinzugefügt, das wunderbare Lied *Herbst*, ebenfalls aus dem Jahr 1828. Ein melancholisches Herbstbild durchzogen von eisigem Wind und düsteren Erinnerungen von erstickter Hoffnung und Liebe.

Schubert hatte die Gedichte von Heinrich Heine bei einer Dichterlesung im Freundeskreis entdeckt. Der junge, aus Hamburg gebürtige Dichter war im selben Jahr wie er geboren (1797) und die Veröffentlichung seines *Buchs der Lieder* im Jahre 1827 hatte seinen anfänglichen Ruhm bestätigt. Wie Schumann nach ihm dürfte schon Schubert verblüfft gewesen von der Dürsterkeit, Grausamkeit und der Verzweiflung ohne die geringste Selbstgefälligkeit in den Gedichten Heines. Da sprach eine Seele ganz unmittelbar zur anderen. Eine unverhoffte Begegnung vor seinem Tod, den er nahen fühlte. Schubert hatte noch Zeit, sechs Gedichte von ihm zu vertonen. *Das Fischermädchen* ist das einzige freundliche Lied von allen. Die anderen sind gezeichnet von tiefem Schmerz und von drohendem Wahnsinn. Schon die Klavierbegleitung in *Der Atlas* ist ergreifend: Er trägt auf seinen Schultern eine Welt der Schmerzen, die zu schwer für ihn ist: „Ich trage Unerträgliches, und brechen will mir das Herz im Leibe.“ Bei der letzten Wiederholung der ersten zwei Verse ist die Stimme auf dem Wort „Schmerzen“ in der Tat dem Zerbrechen nahe. Zu den Worten Heines lässt Schubert ein einziges Mal in seinen Liedern nackte Gewalt ausbrechen, einen Wutschrei, der ganz anders geartet ist als der stumme Schmerz der *Winterreise*. Von *Ihr Bild* geht eine seltsame Stimmung à la Edgar Allan Poe aus: Vor den Augen des verlassenen Geliebten erwacht das Bildnis der Liebsten langsam zum Leben und beginnt geheimnisvoll zu lächeln. Das Klavier folgt Schritt für Schritt der Stimme in ihrem süßen Wahn, bevor das grausame Erwachen, der Abschied, sie bricht. Auch *Am Meer* beschwört eine verlorene Liebe herauf. Im letzten Abendschein küsst der Jüngling die Tränen seiner Geliebten fort, Tränen, die ihn auf ewig brennen werden. Die Melodie ist hier nur noch ein einziger Schmerzensausbruch. Auch *Die Stadt* zeigt nur mehr ein Bild der Vergänglichkeit, zerrissen von Nebel und vereinzelt Sonnenstrahlen. Von seinem Kahn aus betrachtet der Dichter die Stadt wie ein Trugbild. Er hat von der Küste abgesetzt,

eine unwiderstehliche Macht zieht ihn nach draußen, weit von allem, was ihm teuer war. Er hat keinen Boden mehr unter den Füßen, nur noch das dunkle Wiegenlied der Wellen. Das Klavier walzt dumpf weiter, totes und trügerisches Wasser, in stummer Bedrohung und letztlich alles verschlingend. Darauf folgt *Der Doppelgänger*, dieser Spiegel seines Ichs, den Schubert von jeher gekannt hat, aber den nur der Dichter nennen darf. Ein letztes Mal, in einer Stille, die nichts zu unterbrechen vermag, kehrt der Mann an die Stätte seiner verlorenen Liebe zurück. Unter den Fenstern des verlassenen Hauses sieht er einen Mann vor Schmerz gebeugt und im fahlen Mondlicht erkennt er sein eigenes Bild, seinen grausigen Doppelgänger. Die verstörte, wahnverstellte Stimme zerbricht in einem Schreckensschrei. Dann wieder, und wahrscheinlich für lange Zeit, folgt Todesstille.

Die Taubenpost, das einzige Gedicht des Wienerers Johann Gabriel Seidl (1804-1875), das in den *Schwanengesang* aufgenommen wurde, könnte möglicherweise das allerletzte Lied von Schubert gewesen sein. Es wäre auf alle Fälle passend, denn mit seiner traurigen Anmut, seiner bodenlosen, aber stets sanften Melancholie führt es uns zum Wesen von Schubert selbst zurück. Jene Brieftaube, die sich damit begnügen sollte, einige Liebesbotschaften zu überbringen, ist tatsächlich, wie es die letzte Strophe offenbart, das Symbol der Sehnsucht, dieses glückliche und verzweifelte Verlangen, das Schubert von Anfang an getragen hat. Das friedliche Eingangsthema der Sonate in B-Dur könnte sich fast aus dieser *Taubenpost* ergeben, ja, sich aus ihr ergießen. Von Neuem ist der Rhythmus der Schritte, der alle Werke von Schubert durchzieht, wieder hörbar. Dennoch, nach acht Takten ist er unterbrochen von einem verblüffenden Triller, der aus der Tiefe des Klaviers hervorschießt. Das Thema setzt sich fort, entwickelt sich in allen möglichen Wendungen, wird aber immer wieder unterbrochen von diesem düsteren Triller. Da, wo Beethoven in seinen letzten Sonaten ein Labyrinth errichtet, um besser darüber triumphieren zu können, versucht Schubert sich in seinen Aufzeichnungen zu verlieren. Ein triumphierender Ikarus, der sich seine Flügel nicht verbrennt, gegenüber einem hartnäckigen Minotaurus, der seinen Kopf gegen die Mauer stößt und sich immer tiefer eingräbt. Da, wo Beethoven die Formen variiert (bis zu jenen unglaublichen beiden Sätzen des Opus 111), um sie anschließend mit seiner Leidenschaft für die Form zu prägen, bewahrt Schubert in allen drei Sonaten einen streng klassischen Aufbau, fügt aber hinzu, was eigentlich als völlig gegensätzlich erscheint: das Schweigen und die Brüche, die Rückkehr und die Umwege, das

Zögern, der Verlust von Bezugspunkten. Die Wege vermehren sich und scheinen alle ins Nichts zu führen, aber enden immer auf diesem Triller. Wenn er zunächst auch erschreckend ist, wird er letzten Endes der einzige *Wegweiser*, wie es in der *Winterreise* heißt. Man weiß, wohin er weist... Wie in seinen Rellstab-Liedern erweitert Schubert die Zeit und weitet dieses *Molto moderato* über mehr als zwanzig Minuten aus. Jede von Beethovens letzten Sonaten würde fast ganz in diesen einzigen Satz passen. Das *Andante sostenuto* unterbricht dieses manchmal chaotische, aber immer gewollte Fortschreiten und bringt uns einen anderen Gesang zu Ohren, diesmal unbewegt. Klaglos, furchtlos, aber, wie auf einem Bild von Caspar David Friedrich, die besänftigte Betrachtung des Nichts. Welch ein anderer Komponist hätte es vermocht, sich so nahe dem Abgrund zu nähern? Und wieder zurückzukommen? Das Scherzo (*Allegro vivace con delicatezza*) bringt uns so gerade zurück zur Welt: Da, wo Schöpfung ist, ist noch Leben. Und dort finden sich erneut Anmut und Menschlichkeit. Die Stunde nähert sich zweifellos schnell, aber noch hat sie nicht geschlagen. Solch eine Rückkehr zum Leben ist schön, aber sie ist auch erschöpfend. Und vor allem lässt sie die Trennwand zwischen zwei Welten immer dünner werden. Man kann sich kein unschuldigeres, ja fast gleichgültigeres Thema vorstellen wie das des Schlusssatzes *Allegro ma non troppo*. Aber aus diesen unerwarteten Tiefen lässt Schubert noch die unerbittlichste Vision aufsteigen. Die Sprache dieser Sonaten brauchte, wie die der Cassandra, lange Zeit, um gehört zu werden: Erst 1839 sind sie im Druck erschienen, mehr als zehn Jahre nach Schuberts Tod, und seltsamer-, aber passenderweise dem jungen Robert Schumann gewidmet. Im 19. Jahrhundert verkannt, haben sie sich langsam im 20. Jahrhundert, dem Jahrhundert der großen Umwälzungen, ihren Platz errungen.

CHRISTOPHE GHRISTI
Chefdramaturg der Opéra national de Paris

1 | An die untergehende Sonne D 457

Ludwig Gotthard Theobul Kosegarten

Sonne, du sinkst,
Sink in Frieden, o Sonne!

Still und ruhig ist deines Scheidens Gang,
Rührend und feierlich deines Scheidens Schweigen.
Wehmut lächelt dein freundliches Auge,
Tränen entträufeln den goldenen Wimpern;
Segnungen strömt du der duftenden Erde.
Immer tiefer,
Immer leiser,
Immer ernster, feierlicher
Sinkest du den Äther hinab.

Sonne, du sinkst,
Sink in Frieden, o Sonne!

Es segnen die Völker,
Es säuseln die Lüfte,
Es räuchern die dampfenden Wiesen dir nach,
Winde durchrieseln dein lockiges Haar,
Wogen kühlen die brennende Wange,
Weit auf tut sich dein Wasserbett.
Ruh' in Frieden,
Ruh' in Wonne!
Die Nachtigall flötet dir Schlummergesang.

Sonne, du sinkst,
Sink in Frieden, o Sonne!

2 | Der Tod und das Mädchen D 531

Matthias Claudius

Das Mädchen:
Vorüber, ach, vorüber!
Geh, wilder Knochenmann!
Ich bin noch jung, geh Lieber!
Und rühre mich nicht an.

Au soleil couchant D.457

Ludwig Gotthard Theobul Kosegarten

Soleil, tu disparais,
Va dans la paix, soleil !

Calme et tranquille est ton adieu,
Poignant et grave son silence.
Ton œil ami sourit triste et rêveur,
Des larmes perlent à tes cils d'or ;
Sur la terre embaumée tu épanches tes grâces.
Et toujours plus profond,
Toujours plus doucement,
Plus grave et plus majestueux,
Tu t'abîmes au sein de l'éther.

Soleil, tu disparais,
Va dans la paix, soleil !

Les peuples te bénissent,
L'air tendrement murmure,
Et des prés vaporeux monte vers toi la brume ;
Le vent passe, ondulant, dans tes cheveux bouclés,
Et le flot rafraîchit tes joues brûlantes,
Et ta couche d'écume immensément s'étend.
Repose dans la paix,
Dans les voluptés calmes !
Le rossignol pour toi murmure un chant nocturne.

Soleil, tu disparais,
Va dans la paix, soleil !

La jeune fille et la mort D.531

Matthias Claudius

La jeune fille :
Éloigne-toi, éloigne-toi de moi !
Va-t'en, squelette affreux !
Je suis jeune encore, va-t'en !
Et ne me touche pas !

To the Setting Sun D457

Ludwig Gotthard Theobul Kosegarten

O sun, you sink down,
Sink in peace, O sun!

Quiet and calm is your parting course,
Moving and solemn your parting silence.
Sadness smiles from your kindly eyes,
Tears flow from your golden lashes;
You pour blessings on the fragrant earth.
Ever deeper,
Ever softer,
Ever graver and more solemn,
You sink in the heavens.

O sun, you sink down,
Sink in peace, O sun!

The people bless you,
the breezes whisper,
Mists rise towards you from the vaporous meadows;
The winds ruffle your curly hair;
The waves cool your burning cheeks;
Your watery bed opens wide.
Rest in peace,
Rest in bliss!
The nightingale sings you lullabies.

O sun, you sink down,
Sink in peace, O sun!

Death and the Maiden D531

Matthias Claudius

The Maiden:
Pass by, ah, pass by!
Go, fierce skeleton!
I am still young! Please go
And do not touch me.

Der Tod:

Gib deine Hand, du schön und zart Gebild!
Bin Freund und komme nicht zu strafen.
Sei guten Muts! Ich bin nicht wild,
Sollst sanft in meinen Armen schlafen!

La Mort :

Donne ta main, ô belle et tendre enfant !
Je viens comme une amie, et non pour te punir.
Rassure-toi, je ne suis pas cruelle,
Tu pourras dans mes bras t'endormir doucement.

Death

Give me your hand, you fair and tender creature!
I am a friend, and do not come to punish.
Be of good cheer! I am not cruel;
You will sleep gently in my arms.

3 | Die Rose D 745

Friedrich von Schlegel

Es lockte schöne Wärme,
Mich an das Licht zu wagen,
Da brannten wilde Gluten,
Das muß ich ewig klagen.
Ich konnte lange blühen
In milden heitern Tagen,
Nun muß ich frühe welken,
Dem Leben schon entsagen.

Es kam die Morgenröte,
Da ließ ich alles Zagen
Und öffnete die Knospe,
Wo alle Reize lagen.
Ich konnte freundlich duften
Und meine Krone tragen,
Da ward zu heiß die Sonne,
Die muß ich drum verklagen.

Was soll der milde Abend,
Muß ich nun traurig fragen.
Er kann mich nicht mehr retten,
Die Schmerzen nicht verjagen.
Die Röte ist verblichen,
Bald wird mich Kälte nagen.
Mein kurzes junges Leben
Wollt' ich noch sterbend sagen.

La rose D.745

Friedrich von Schlegel

Par de chauds effluves tentée,
Je me risquai dans la lumière ;
Mais ce n'étaient qu'ardeurs sauvages
Et je le déplore à jamais.
J'aurais pu longuement fleurir
Dans la douceur de jours sereins,
Mais je dois trop tôt me faner,
À la vie déjà renoncer.

Aux roses lueurs du matin,
Sans hésiter un seul instant,
Je fis éclore le bourgeon
Où tous mes charmes reposaient.
Exhalant des parfums suaves,
J'aurais pu porter ma couronne ;
Le soleil était trop ardent,
De sa brûlure je l'accuse.

À quoi bon la douceur du soir ?
Ainsi, triste, je m'interroge.
Il ne peut plus me secourir,
Il ne peut plus chasser mes peines.
Mes rouges couleurs ont pâli,
Les froidures vont me ronger.
En mourant, de ma courte vie,
Je veux encor conter l'histoire.

The Rose D745

Friedrich von Schlegel

Lovely warmth tempted me
To venture into the light.
There fierce fires were burning;
That I must forever bewail.
I could have bloomed for a long time
On mild, fair days.
Now I must wither early,
Renounce life already.

Dawn came;
Then I abandoned all hesitation
And opened the bud
Wherein lay all my charms.
I could have exhaled sweet fragrance
And worn my crown;
But then the sun grew too hot,
For which I must accuse it.

'What avails the mild evening?'
I must now sadly ask.
It can no longer save me,
Or drive away my sorrows.
My red colour has faded;
Soon the cold will gnaw at me.
Dying, I wish to relate once more
My short young life.

4 | Erinnerung (Totenopfer) D 101

Friedrich von Matthisson

Kein Rosenschimmer leuchtet dem Tag zur Ruh;
Der Abendnebel schwillt am Gestad empor,
Wo durch verdorrte Felsengräser
Sterbender Lüfte Gesäusel wandelt.

Souvenir (Offrande funéraire) D.101

Friedrich von Matthisson

Nulle rose lueur pour le repos du soir ;
Les brumes de la nuit montent sur le rivage
Où, parmi l'herbe sèche, au milieu des rochers,
Passent en murmurant des brises qui se meurent.

Remembrance (Offering to the Dead) D101

Friedrich von Matthisson

No rosy shimmer lights the day to rest;
The evening mist swells up on the shore,
Where, through withered rock-grasses,
The whisper of dying breezes wafts.

Nicht schwermutsvoller tönte des Herbstes Wehn
Durchs tote Gras am sinkenden Rasenmal,
Wo meines Jugendlieblings Asche
Unter den trauernden Weiden schlummert.

Ihm Tränen opfern werd ich beim Blätterfall,
Ihm, wenn das Mailaub wieder den Hain umrauscht,
Bis mir vom schönern Stern die Erde
Freundlich im Reigen der Welten schimmert.

5 | Litanei auf das Fest aller Seelen D 343

Johann Georg Jacobi

Ruhn in Frieden alle Seelen,
Die vollbracht ein banges Quälen,
Die vollendet süßen Traum,
Lebenssatt, geboren kaum,
Aus der Welt hinüberschieden:
Alle Seelen ruhn in Frieden!

Liebevoller Mädchen Seelen,
Deren Tränen nicht zu zählen,
Die ein falscher Freund verließ,
Und die blinde Welt verstieß:
Alle, die von hinnen schieden,
Alle Seelen ruhn in Frieden!

Und die nie der Sonne lachten,
Unterm Mond auf Dornen wachten,
Gott, im reinen Himmelslicht,
Einst zu sehn von Angesicht:
Alle, die von hinnen schieden,
Alle Seelen ruhn in Frieden!

6 | Auf dem Wasser zu singen D 774

Friedrich Leopold zu Stolberg-Stolberg

Mitten im Schimmer der spiegelnden Wellen
Gleitet, wie Schwäne, der wankende Kahn;
Ach, auf der Freude sanftschimmernden Wellen
Gleitet die Seele dahin wie der Kahn;
Denn von dem Himmel herab auf die Wellen
Tanzet das Abendrot rund um den Kahn.

Il n'était pas plus triste, le souffle de l'automne,
À travers l'herbe morte, sur le tertre incliné
Où de mon jeune amour à tout jamais les cendres
Sous les saules plaintifs reposent endormies.

Pour lui seront mes pleurs quand tomberont les feuilles,
Pour lui, quand verdiront les ramures de mai,
Jusqu'à ce que la terre, d'une plus belle étoile,
De ses feux me sourie dans la ronde des astres.

Litanie pour la fête de tous les saints D.343

Johann Georg Jacobi

Reposez en paix, pauvres âmes,
Qui avez accompli ce chemin de douleur,
Qui de votre doux rêve avez touché le terme,
Lasses de vivre, à peine nées,
Vous qui avez quitté ce monde,
Vous toutes, reposez en paix !

Âmes de tendres jeunes filles
Qui avez tant et tant pleuré,
Qu'un amant fourbe a délaissées,
Qu'un monde aveugle a rejetées,
Vous qui avez quitté la terre,
Vous toutes, reposez en paix !

Et vous, qui au soleil n'avez jamais souri,
Sous la lune veillant, sur vos couches d'épines,
Afin de voir, nimbé d'un pur éclat céleste,
Un jour le visage de Dieu,
Vous qui avez quitté ce monde,
Vous toutes, reposez en paix !

À chanter sur l'eau D.774

Friedrich Leopold de Stolberg-Stolberg

Vouant sur le miroir des chatoyantes vagues
Tel un grand cygne blanc se balance la voile ;
La joie, onde paisible et miroitante vague,
Porte l'âme glissant qui va telle la voile
Car descendant du ciel sur la moire des vagues,
Le reflet du couchant danse autour de la voile.

Not more melancholy did the breath of autumn
Sound through the dead grass on the slopes of the burial
Where the ashes of my young beloved [mound
Slumber beneath the weeping willow.

To him will I offer up tears when the leaves fall,
To him again, when May greenery again rustles in the grove,
Until, from a fairer star, the earth
Benignly shimmers upon me in the dance of the spheres.

Litany for the Feast of All Souls D343

Johann Georg Jacobi

May all souls rest in peace:
Those whose fearful torment is finished,
Those whose sweet dream is over,
Who, sated with life or scarcely born,
Have departed the world:
May all souls rest in peace!

Souls of loving girls
Whose tears cannot be counted,
Who were abandoned by a faithless lover,
And disowned by the blind world:
All who have departed hence,
May all souls rest in peace!

And those who never smiled at the sun,
And lay awake on thorns beneath the moon
So as to see God face to face one day
In the pure light of heaven:
All who have departed hence,
May all souls rest in peace!

To be Sung on the Water D774

Friedrich Leopold Graf zu Stolberg-Stolberg

Amid the shimmer of the mirroring waves
The rocking boat glides swan-like;
Ah, on gently shimmering waves of joy
The soul, too, glides like a boat.
For, falling from the sky onto the waves,
The evening light dances around the boat.

Über den Wipfeln des westlichen Haines
Winket uns freundlich der rötliche Schein,
Unter den Zweigen des östlichen Haines
Säuselt der Kalmus im rötlichen Schein;
Freude des Himmels und Ruhe des Haines
Atmet die Seel im errötenden Schein.

Ach, es entschwindet mit tauigem Flügel
Mir auf den wiegenden Wellen die Zeit.
Morgen entschwindet mit schimmerndem Flügel
Wieder wie gestern und heute die Zeit,
Bis ich auf höherem strahlendem Flügel
Selber entschwinde der wechselnden Zeit.

7 | Abendbilder D 650

Johann Petrus Silbert

Still beginnt's im Hain zu tauen;
Ruhig webt der Dämmerung Grauen
Durch die Glut
Sanfter Flut,
Durch das Grün umbüschter Auen,
So die trunknen Blicke schauen.

Sieh, der Raben Nachtgefieder
Rauscht auf ferne Eichen nieder.
Balsamduft
Haucht die Luft;
Philomelens Zauberalieder,
Hallet zart die Echo wieder.

Horch! des Abendglöckleins Töne
Mahnen ernst der Erde Söhne,
Daß ihr Herz,
Himmelwärts,
Sinnend, ob der Heimat Schöne,
Sich des Erdentands entwöhne.

Durch der hohen Wolken Riegel
Funkeln tausend Himmelssiegel,
Lunas Bild
Streuet mild,
In der Fluten klarem Spiegel,
Schimmernd Gold auf Flur und Hügel.

Jouant vers le ponant au-dessus des charmilles,
Le soleil nous salue dans le ciel qui rougeoit ;
Jouant vers le levant sous l'aimable charmille,
Le jonc jase en douceur sous le ciel qui rougeoit.
La joie du paradis et la paix des charmilles,
Font vibrer notre cœur sous le ciel qui rougeoit.

Las, lourd de la rosée qui humecte son aile,
Dessus l'onde apaisée, il s'est enfui, le temps.
Puisse me fuir demain la nacre de son aile
Tel qu'hier et ce jour m'a échappé le temps
Jusqu'au soir où, porté par une puissante aile,
J'écapperai moi-même aux caprices du temps.

Impressions du soir D.650

Johann Petrus Silbert

Doucement la rosée au bois suspend ses perles,
Et le gris du couchant en silence se mêle
Au flamboiement
De l'onde calme,
Au vert des prairies ceintes de buissons ;
Et le regard de ces visions s'enivre.

Vois, des corbeaux le plumage nocturne
Fait frissonner les chênes, au lointain ;
Et l'air est parcouru
D'effluves embaumés ;
Des trilles enchanteurs de Philomèle
L'écho résonne tendrement.

Écoute ! les accents de la cloche du soir
Gravement viennent dire aux fils de cette terre
Que leur cœur
Vers le ciel levé,
Songeant à la beauté de leurs rives natales,
Des chimères du monde à jamais se détourne.

À travers le rempart de nuages épaïs
Scintillent des milliers de sceaux célestes,
L'image de la lune
Brille de calmes feux
Au sein du clair miroir de l'onde,
Revêtant de ses ors les prés et les collines.

Above the treetops of the westerly grove
The red glow beckons kindly to us;
Beneath the branches of the easterly grove
The reeds rustle in that red glow.
The soul breathes the joy of heaven
And the calm of the grove, in the reddening glow.

Alas, on dewy wings time escapes me
Amid the rocking waves.
Tomorrow let time again fly away on shimmering wings,
As it did yesterday and today,
Until, on loftier, more radiant wings,
I myself escape the vagaries of time.

Images of Evening D650

Johann Petrus Silbert

Quietly, dew begins to fall in the grove;
Calmly, the grey dusk weaves its way
Through the glow
Of peaceful waters,
Through the green of meadows enclosed by bushes;
All this is seen by our intoxicated gaze.

See, the ravens' nocturnal plumage
Alights, rustling, on distant oaks.
The air exudes
A balmy fragrance;
Echo tenderly repeats
Philomel's enchanted songs.

Hark! The tones of the curfew bell
Solemnly admonish the sons of earth
That their hearts,
Turning heavenwards,
And thinking of their homeland's beauty,
Should forgo earthly vanities.

Through the chinks in the high clouds
Twinkle a thousand heavenly stars;
The moon's image
Shines gently
In the clear mirror of the waters,
Glinting golden on hill and meadow.

Von des Vollmonds Widerscheine
Blitzet das bemoste, kleine
Kirchendach.
Aber ach,
Ringsum decken Leichensteine
Der Entschlummerten Gebeine.

Ruht, o Traute! von den Wehen,
Bis beim groß Auferstehen
Aus der Nacht,
Gottes Macht
Einst uns ruft, in seiner Höhen
Ew'ge Wonnen einzugehen.

8 | Nach einem Gewitter D 561
Johann Mayrhofer

Auf den Blumen flimmern Perlen,
Philomelens Klagen fließen,
Mutiger nun dunkle Erlen
In die reinen Lüfte sprießen.

Und dem Tale, so erblichen,
Kehret holde Röte wieder,
In der Blüten Wohlgerüchen
Baden Vögel ihr Gefieder.

Hat die Brust sich ausgewittert,
Seitwärts lehnt der Gott den Bogen,
Und sein golden Antlitz zittert
Reiner auf versöhnten Wogen.

9 | Der Zwerg D 771
Matthäus von Collin

Im trüben Licht verschwinden schon die Berge,
Es schwebt das Schiff auf glatten Meereswogen,
Worauf die Königin mit ihrem Zwerge.

Sie schaut empor zum hoch gewölbten Bogen,
Hinauf zur lichtdurchwirkten blauen Ferne,
Die mit der Milch des Himmels blau durchzogen.

Au reflet de l'astre nocturne
Étincelle le toit de la petite église,
De mousses recouvert.
Mais, hélas !
Tout autour, la pierre des tombeaux
De ceux qui dorment là a recouvert les os.

Reposez-vous, ô chers, de vos souffrances,
Jusqu'au grand jour de la Résurrection
Où, de la nuit,
La puissance divine
Viendra nous arracher pour nous conduire enfin
Aux éternelles joies de ses hauteurs suprêmes.

Après une tempête D.561
Johann Mayrhofer

Sur les fleurs scintillent des perles ;
De Philomèle en pleurs les soupirs se répandent,
Et les vieux aulnes noirs, retrouvant leur audace,
Soudain dressent leur front que caresse un air pur.

Le vallon, tout à l'heure blême,
Se pare de nouveau d'une pourpre charmante ;
Et dans le doux parfum des fleurs
Les oiseaux baignent leur plumage.

Et lorsque des éclairs son cœur s'est délivré,
Le Dieu à ses côtés dépose enfin son arc,
Et son visage d'or, sur les flots apaisés,
D'un plus céleste éclat frissonne.

Le nain D.771
Matthäus von Collin

Dans la brume du soir où s'estompent les cimes,
Le navire s'en va sur l'océan paisible,
Portant la reine avec son nain.

Elle lève les yeux vers la voûte céleste,
Vers cet azur lointain ponctué de lumière
Que traverse la voie lactée.

In the reflection of the full moon
Gleams the mossy roof
Of the little church.
But ah,
All around, tombstones cover
The bones of those who have fallen asleep.

Rest, beloved ones, from your labours,
Until, at the great Resurrection,
God's might
Calls us from the night
To enter eternal bliss
On high with Him.

After a Thunderstorm D561
Johann Mayrhofer

On the flowers pearls are glistening;
Philomel's laments flow freely;
More boldly now, dark alders
Shoot up into the pure air.

And to the valley, which had turned so pale,
A fair blush returns;
In the fragrance of the blossoms
Birds bathe their plumage.

Once the storm has played itself out in his breast,
The god sets his bow to one side,
And his golden countenance shimmers
More brightly on the calmed waters.

The Dwarf D771
Matthäus von Collin

In the dim light the hills are already fading.
The ship glides on the sea's smooth waves;
On board is the queen with her dwarf.

She gazes upward at the high arched vault,
Up at the faraway blue, shot through with light,
Streaked with the pallor of the Milky Way.

Nie, habt ihr mir gelogen noch, ihr Sterne,
So ruft sie aus, bald werd ich nun entschwinden,
Ihr sagt es mir; doch sterb ich wahrlich gerne.

Da tritt der Zwerg zur Königin, mag binden
Um ihren Hals die Schnur von roter Seide,
Und weint, als wollt er schnell vor Gram erblinden.

Er spricht: „Du selbst bist schuld an diesem Leide,
Weil um den König du mich hast verlassen;
Jetzt weckt dein Sterben einzig mir noch Freude.

Zwar werd ich ewiglich mich selber hassen,
Der dir mit dieser Hand den Tod gegeben,
doch muß zum frühen Grab du nun erblassen.“

Sie legt die Hand aufs Herz voll jungem Leben,
Und aus dem Aug die schweren Tränen rinnen,
Das sie zum Himmel betend will erheben.

„Mögst du nicht Schmerz durch meinen Tod gewinnen!“
Sie sagt's; da küßt der Zwerg die bleichen Wangen,
Drauf alsobald vergehen ihr die Sinnen.

Der Zwerg schaut an die Frau vom Tod befangen,
Er senkt sie tief ins Meer mit eignen Händen,
Ihm brennt nach ihr das Herz so voll Verlangen.
An keiner Küste wird er je mehr landen.

10 | Im Frühling D 882

Ernst Schulze

Still sitz ich an des Hügels Hang,
Der Himmel ist so klar,
Das Lüftchen spielt im grünen Tal,
Wo ich beim ersten Frühlingsstrahl
Einst, ach so glücklich war.

Wo ich an ihrer Seite ging
So traulich und so nah,
Und tief im dunklen Felsenquell
Den schönen Himmel blau und hell
Und sie im Himmel sah.

“Astres, jamais encor vous ne m’avez menti,
S’écrite-t-elle, bientôt je vais mourir ici,
Mais j’accepte votre verdict.”

Le nain s’approche alors de la reine, et il noue
Autour de son cou blanc un cordon de soie rouge,
Presque aveuglé par son chagrin.

Il dit : “Tu as causé toi-même ton malheur,
Lorsque tu me quittas pour épouser le roi.
Ta mort aujourd’hui fait ma joie.

Je me détesterai dans les siècles des siècles,
Pour t’avoir infligé la mort de cette main.
Mais la tombe attend désormais.”

Portant la main au cœur où palpite la vie,
Elle laisse tomber bien des larmes amères
De son œil tourné vers le ciel.

“Puisse ma mort ne te causer nulle douleur”,
Dit-elle, alors le nain baise ses joues livides,
Elle perd aussitôt conscience.

Baissant les yeux sur celle que la mort a ravie,
Il va la déposer dans la mer profonde,
Avec son cœur brûlant plein de désir pour elle.
Jamais à nul rivage il n’accostera plus.

Au printemps

Ernst Schulze

Je suis assis, serein, au flanc de la colline,
Et le ciel est si clair,
La brise joue dans la verte vallée
Où jadis, aux premiers rayons du printemps,
Hélas, j’étais heureux ;

Où je marchais à ses côtés,
Si confiant et si proche d’elle,
Contemplant tout au fond de la sombre fontaine
Le beau ciel, clair et bleu,
Et dans le ciel son image charmante.

‘Never, never have you lied to me yet, you stars’,
She cries. ‘Soon I will vanish from this earth.
You tell me so; yet in truth I die willingly.’

Then the dwarf moves to the queen, and binds
Around her throat the cord of red silk,
And weeps, as if he would go blind with grief.

He speaks: ‘You are yourself to blame for this suffering,
Because you forsook me for the king.
Now only your death can bring me joy.

‘Though I shall hate myself for evermore
For putting you to death with these hands,
Yet you must perish in an early grave.’

She lays her hand on her heart, so full of young life,
And heavy tears flow from the eyes
Which she would raise to heaven in prayer.

‘May you reap no sorrow from my death!’
She says. Then the dwarf kisses the pale cheeks,
And at once she falls senseless.

The dwarf gazes upon the lady in the grip of death;
He lowers her into the depths of the sea with his own hands.
His heart burns for her with such longing,
Never again will he land on any shore.

In Spring D882

Ernst Schulze

I sit silently on the hillside.
The sky is so clear,
The breeze plays in the green valley,
Where, amid the first rays of spring,
I was once, alas, so happy;

Where I walked by her side,
So intimate, so close,
And deep in the dark rocky stream
I saw the lovely sky, blue and clear,
And saw her in that sky.

Sieh, wie der bunte Frühling schon
Aus Knosp und Blüte blickt!
Nicht alle Blüten sind mir gleich,
Am liebsten pflückt ich von dem Zweig,
Von welchem sie gepflückt!

Denn alles ist wie damals noch,
Die Blumen, das Gefild;
Die Sonne scheint nicht minder hell,
Nicht minder freundlich schwimmt im Quell
Das blaue Himmelsbild.

Es wandeln nur sich Will und Wahn,
Es wechseln Lust und Streit,
Vorüber flieht der Liebe Glück,
Und nur die Liebe bleibt zurück,
Die Lieb und ach, das Leid.

O wär ich doch ein Vöglein nur
Dort an dem Wiesenhang,
Dann blieb ich auf den Zweigen hier,
Und säng ein süßes Lied von ihr,
Den ganzen Sommer lang.

11 | Die Blumensprache D 519

Eduard Platner

Es deuten die Blumen des Herzens Gefühle,
Sie sprechen manch heimliches Wort,
Sie neigen sich traulich am schwankenden Stiele,
Als zöge die Liebe sie fort.
Sie bergen verschämt sich im deckenden Laube,
Als hätte verraten der Wunsch sie dem Raube.

Sie deuten im leise bezaubernden Bilde
Der Frauen, der Mädchen Sinn;
Sie deuten das Schöne, die Anmut, die Milde,
Sie deuten des Lebens Gewinn:
Es hat mit der Knospe, so heimlich verschlungen,
Der Jüngling die Perle der Hoffnung gefunden.

Voici que le printemps aux couleurs éclatantes
Sous les bourgeons, les fleurs, déjà ouvre les yeux !
Toutes les fleurs pour moi n'ont pas le même charme ;
J'aime celles, surtout, que je cueille à la branche
Où jadis elle les cueillait.

Car tout comme autrefois est demeuré encore,
Et les fleurs et les champs ;
Les rayons du soleil ne brillent pas moins clairs,
Et le ciel bleu, dans la source limpide,
Ne navigue pas moins joyeux.

Seuls changent nos désirs et nos chimères,
La discorde au plaisir succède,
Et le bonheur d'aimer s'en est allé.
Seul est resté l'amour,
L'amour, hélas, et puis la peine.

Oh, si j'étais un oiseau, là-bas,
Sur la prairie, au flanc de la colline,
Je resterais ici sur cette branche
Et chanterais un chant qui me parlerait d'elle,
Un doux chant pendant tout l'été.

Le langage des fleurs D.519

Eduard Platner

Des sentiments du cœur les fleurs sont messagères,
Elles disent bien des secrets,
Sur leur tige tremblante, amicales, se penchent,
Comme par l'amour entraînées ;
Dans le feuillage épais timidement se cachent,
Comme si leur désir au voleur les livrait.

D'une femme, une fille, en images charmantes,
Elles découvrent les émois ;
Révèlent la beauté, la douceur et la grâce,
Révèlent le don de la vie :
Dans le nouveau bourgeon, secrètement enfouie,
Le jeune homme a trouvé la perle de l'espoir.

Look how the brightly coloured spring
Already peers out from bud and blossom!
Not all blossoms are alike to me:
I like best to pluck them from the branch
From which she plucked!

For all is still as it was then –
The flowers, the fields;
The sun does not shine less brightly,
No less cheerfully does the blue sky's reflection
Bathe in the stream.

Only will and illusion change,
As joy alternates with strife;
Love's happiness hastens away,
And only love remains,
Love and, alas, sorrow.

Oh, if I could only be a little bird
Over there on the meadowside;
Then I would stay here on the branches
And sing a sweet song of her
All summer long.

The Language of Flowers D519

Eduard Platner

Flowers betoken the feelings of the heart.
They utter many an intimate word;
They incline confidingly on swaying stems
As though love were drawing them on.
They bashfully hide in concealing greenery
As though their desire exposed them to despoiling.

In a gentle, enchanting image, they reveal
The thoughts of women and girls;
They stand for beauty, grace, gentleness;
They signify the prize of life:
With the bud, so slyly concealed,
The youth has found the pearl of hope.

Sie weben der Sehnsucht, des Harmes Gedanken
 Aus Farben ins duftige Kleid,
 Nichts frommen der Trennung gehässige Schranken,
 Die Blumen verkünden das Leid.
 Was laut nicht der Mund, der bewachte, darf sagen,
 Das waget die Huld sich in Blumen zu klagen.

Des désirs, des chagrins, elles tissent les fils
 Pour en faire un habit odorant et diapré ;
 De la séparation que peuvent les barrières ?
 Les fleurs de nos tourments apportent la nouvelle :
 Ce que ne trahit pas la bouche trop prudente,
 La grâce, en un sanglot, par les fleurs l'ose dire.

With their colours, they weave thoughts of longing and grief
 Into their fragrant garb.
 The hateful barriers of separation are of no avail:
 Flowers proclaim sorrow.
 What guarded mouths may not utter,
 Grace dares to lament through flowers.

12 | Viola D 786

Franz von Schober

Schneeglöcklein, o Schneeglöcklein,
 In den Auen läutest du,
 Läutest in dem stillen Hain,
 Läute immer, läute zu.

Denn du kündest frohe Zeit,
 Frühling naht, der Bräutigam,
 Kommt mit Sieg vom Winterstreit,
 Dem er seine Eiswehr nahm.

Darum schwingt der gold'ne Stift,
 Daß dein Silberhelm erschallt,
 Und dein liebliches Gedüft
 Leis wie Schmeichelfruf entwallt,

Daß die Blumen in der Erd'
 Steigen aus dem düstern Nest
 Und des Bräutigams sich wert
 Schmücken zu dem Hochzeitfest.

Schneeglöcklein, o Schneeglöcklein,
 In den Auen läutest du,
 Läutest in dem stillen Hain,
 Läut die Blumen aus der Ruh.

Du Viola, zartes Kind,
 Hörst zuerst den Wonnelaut,
 Und sie stehet auf geschwind,
 Schmückt sorglich sich als Braut,

Hüllet sich ins grüne Kleid,
 Nimmt den Mantel sammetblau,
 Nimmt das güldene Geschmeid,
 Und den Brillantentau.

Violette D.786

Franz von Schober

Perce-neige, ô blanche clochette,
 Tu tintes au cœur des prairies,
 Tu tintes au bois silencieux,
 Tinte encore, tinte toujours !

Car tu annonces un heureux temps,
 Le printemps vient, le fiancé,
 De l'hiver il a triomphé,
 Brisant son armure de gel.

Ta pointe d'or qui se balance
 Fait vibrer ton heaume d'argent,
 Et ton doux parfum, en silence,
 Flotte, comme un appel charmant ;

Alors les fleurs, enfouies en terre,
 S'élancent de leur sombre nid,
 Se parant, pour les épousailles,
 D'atours dignes d'un tel fiancé.

Perce-neige, ô blanche clochette,
 Tu tintes au cœur des prairies,
 Tu tintes au bois silencieux,
 Des fleurs sonne enfin le réveil !

Toi, violette, tendre enfant,
 La première tu tends l'oreille ;
 Prompte, la voici qui se lève
 Et se pare comme une épouse ;

D'une robe verte se drape,
 Prend son manteau de velours bleu,
 Prend aussi ses bijoux dorés
 Et ses diamants de rosée.

Violet D786

Franz von Schober

Snowdrop, O little snow-white bell,
 You ring in the meadows,
 You ring in the silent grove.
 Ring on, ring ever on!

For you herald a happy time:
 Spring approaches, a bridegroom
 Come victorious from his combat with Winter,
 Whose icy weapon he wrested from him.

So your golden rod sways,
 Making your silver helm resound,
 And your sweet scent
 Wafts gently away, like a cajoling call;

It makes the flowers in the earth
 Rise up from their gloomy nest
 And, to make themselves worthy of the bridegroom,
 Adorn themselves for the wedding feast.

Snowdrop, O little snow-white bell,
 You ring in the meadows,
 You ring in the silent grove:
 Ring the flowers from their sleep!

You, Violet, tender child,
 Are the first to hear the joyful sound;
 And she swiftly rises,
 Bedecks herself with care as a bride,

Drapes herself in a gown of green,
 Takes a mantle of velvet blue,
 Puts on her golden jewellery
 And her diamonds of dew.

Eilt dann fort mit mächt'gem Schritt,
Nur den Freund im treuen Sinn,
Ganz von Liebesglut durchglüht,
Sieht nicht her und sieht nicht hin.

Doch ein ängstliches Gefühl
Ihre kleine Brust durchwallt,
Denn es ist noch rings so still,
Und die Lüfte wehn so kalt,

Und sie hemmt den schnellen Lauf,
Schon bestrahlt vom Sonnenschein;
Doch mit Schrecken blickt sie auf,
Denn sie steht ganz allein.

Schwestern nicht – nicht Bräutigam –
Zugedrunge – und verschmäht –
Da durchschauert sie die Scham,
Fliehet wie vom Sturm geweht,

Flieht an den fernsten Ort,
Wo sie Gras und Schatten deckt,
Späht und lauscht immerfort,
Ob was rauschet und sich regt.

Und gekränkt und getäuscht
Sitzt sie und schluchzt und weint,
Von der tiefsten Angst zerfleischt,
Ob kein Nahender sich zeigt.

Schneeglöcklein, o Schneeglöcklein,
In den Auen läutest du,
Läutest in dem stillen Hain,
Läut die Schwestern ihr herzu –

Rose nahet, Lilie schwankt,
Tulp' und Hyazinthe schwellt,
Windling kommt daher gerankt,
Und Narziß hat sich gesellt.

Als der Frühling nun erscheint,
Und das frohe Fest beginnt,
Sieht er alle die vereint,
Und vermißt sein liebstes Kind.

Puis à grands pas elle se hâte,
Ne songeant qu'à l'ami, fidèle,
Des feux d'amour tout embrasée,
Ne voyant plus rien autour d'elle.

Mais d'une inquiétude soudaine
Son tendre sein est pénétré :
À l'entour tout n'est que silence
Et du vent le souffle est si froid ;

Elle freine sa course prompte,
Aux premiers rayons du matin ;
Mais, quel effroi, levant les yeux,
De voir qu'elle est seule en ces lieux !

Point de sœurs, et point de fiancé !
Quand elle accourt – on la dédaigne !
Alors la honte la pénètre,
Elle fuit, comme au vent mauvais,

S'enfuit aux lieux les plus lointains,
Où l'herbe et l'ombre la recouvrent,
Toujours guettant, toujours épiant
Le moindre bruit, le moindre geste.

Blessée dans son cœur, et dupée,
Elle sanglote et se lamente,
Par l'affreuse crainte rongée
Que nul à ses yeux ne paraisse.

Perce-neige, ô blanche clochette,
Tu tintes au cœur des prairies,
Tu tintes au bois silencieux,
Des sœurs sonne donc le rappel !

Rose approche, lys se balance,
S'enflent tulipes et jacinthes,
Liseron en grim pant s'avance,
Narcisse à la troupe se joint.

Quand le printemps enfin paraît,
Que l'heureuse fête commence,
Il les voit toutes rassemblées,
Seule manque la préférée.

Then she hurries forth with decisive step,
With thought only for her beloved in her faithful heart,
Ablaze with love's glow,
And looks neither this way nor that.

But a sentiment of anxiety
Surges through her little breast,
For it is still so quiet all around,
And the winds blow so cold.

And she slows her rapid course,
With the sun's rays already beaming down on her;
But she looks up in fright,
For she stands there quite alone.

No sisters – no bridegroom!
I have pushed myself forward – and am spurned!
Then she is overcome by shame,
And flees, as if driven by the storm.

She flees to the furthest spot,
Where grass and shadows cover her;
She constantly peers out and listens
In case anything rustles or moves.

Mortified and disappointed,
She sits and sobs and weeps,
Tortured by the deep-seated fear
That no one will come near her.

Snowdrop, O little snow-white bell,
You ring in the meadows,
You ring in the silent grove.
Ring to call her sisters to her!

The rose approaches, the lily sways,
The tulip and the hyacinth rise,
The convolvulus comes winding its way,
And the narcissus has joined them too.

Now, when Spring appears,
And the cheerful festivities begin,
He sees them all together,
But misses his dearest child.

Alle schickt er suchend fort
Um die eine, die ihm wert.
Und sie kommen an den Ort,
Wo sie einsam sich verzehrt.

Doch es sitzt das liebe Herz
Stumm und bleich, das Haupt gebückt,
Ach, der Lieb' und Sehnsucht Schmerz
Hat die Zärtliche erdrückt.

Schneeglöcklein, o Schneeglöcklein,
In den Auen läutest du,
Läutest in dem stillen Hain,
Läut Viola sanfte Ruh.

13 | An die Entfernte D 765

Johann Wolfgang von Goethe

So hab ich wirklich dich verloren?
Bist du, o Schöne, mir entflohn?
Noch klingt in den gewohnten Ohren
Ein jedes Wort, ein jeder Ton.

So wie des Wandrers Blick am Morgen
Vergebens in die Lüfte dringt,
Wann, in dem blauen Raum verborgen,
Hoch über ihm die Lerche singt:

So dringet ängstlich hin und wieder
Durch Feld und Busch und Wald mein Blick;
Dich rufen alle meine Lieder,
O komm, Geliebte, mir zurück.

14 | Bei dir allein D 866/2

Johann Gabriel Seidl

Bei dir allein
Empfind' ich, daß ich lebe,
Daß Jugendmut mich schwellt
Daß eine heit're Welt
Der Liebe mich durchbebe;
Mich freut mein Sein

Alors, il les envoie chercher
Celle qu'il chérit entre toutes ;
Et les sœurs arrivent au lieu
Où, seulette, elle se consume.

Mais la chère âme est là, sans force,
Le front baissé, muette et pâle,
Ah ! d'amour et d'ardent désir
La peine a brisé la pauvrette.

Perce-neige, ô blanche clochette,
Tu tintes au cœur des prairies,
Tu tintes au bois silencieux,
Sonne le repos de Violette !

À celle qui s'en est allée D.765

Johann Wolfgang von Goethe

Se peut-il qu'à jamais, hélas, je t'aie perdue ?
Ô belle, loin de moi, t'en es-tu donc allée ?
Mon oreille à ta voix encore accoutumée
Vibre de chaque mot, de chaque accent résonne.

Comme au petit matin les regards de l'errant
En vain parmi les airs tentent de pénétrer,
Lorsque, au sein de l'azur où elle s'est cachée,
Très haut, loin de sa vue, musique l'alouette ;

Ainsi, désespérés, mes yeux scrutent sans cesse
La campagne, les bois et le fond des forêts,
Et c'est toi seulement que tous mes chants appellent,
Reviens à moi, reviens, ô tendre bien-aimée !

Près de toi seulement

Johann Gabriel Seidl

Près de toi seulement
Je puis me sentir vivre,
Je sens mon cœur rempli d'un juvénile feu,
Je sens que, plein d'amour,
Un monde plus serein au fond de moi frissonne,
J'éprouve la joie d'exister,

He sends them all looking
For the one he cherishes,
And they come to the place
Where she is pining away alone.

But the dear soul sits there
Mute and pale, her head bowed;
Alas, pain of love and longing
Has crushed the tender one.

Snowdrop, O little snow-white bell,
You ring in the meadows,
You ring in the silent grove;
Ring Violet to sweet repose!

To the Distant Beloved D765

Johann Wolfgang von Goethe

Then have I really lost you?
Have you, my fair one, fled from me?
I still hear, in my accustomed ear,
Your every word, your every inflection.

As the wanderer's gaze, in the morning,
Vainly scours the heavens
When, concealed in the blue firmament,
The lark sings high above him:

So my gaze anxiously searches back and forth
Over field and bush and woods;
All my songs call out to you:
Oh come back to me, beloved!

With you alone D866/2

Johann Gabriel Seidl

With you alone
I feel I am alive,
That youthful spirit swells within me,
That a bright world
Of love quivers through me;
I rejoice in my being

Bei dir allein!
Bei dir allein
Weht mir die Luft so labend,
Dünkt mich die Flur so grün,
So mild des Lenzes Blüh'n,
So balsamreich der Abend,
So kühl der Hain,
Bei dir allein!

Bei dir allein
Verliert der Schmerz sein Herbes,
Gewinnt die Freud an Lust!
Du sicherst meine Brust
Des angestammten Erbes;
Ich fühl' mich mein
Bei dir allein!

15 | Ganymed D 544

Johann Wolfgang von Goethe

Wie im Morgenglanze
Du rings mich anglühst,
Frühling, Geliebter!
Mit tausendfacher Liebeswonne
Sich an mein Herze drängt
Deiner ewigen Wärme
Heilig Gefühl,
Unendliche Schöne!

Daß ich dich fassen möcht
In diesen Arm!

Ach, an deinem Busen
Lieg ich und schmachte,
Und deine Blumen, dein Gras
Drängen sich an mein Herz.
Du kühlst den brennenden
Durst meines Busens,
Lieblicher Morgenwind!
Ruft drein die Nachtigall
Liebend nach mir aus dem Nebeltal.

Ich komm, ich komme!
Ach, wohin? Wohin?

Près de toi seulement !
Près de toi seulement
L'air rafraîchit mon âme,
La prairie me semble si verte,
Si doux le souffle du printemps,
Le soir si riche de parfums,
Et si frais le bosquet,
Près de toi seulement !

Près de toi seulement
La peine est moins amère,
Et la joie plus riante encore !
Tu es le gage pour mon cœur
Des biens auxquels il peut prétendre;
Et je sens que je m'appartiens
Près de toi seulement !

Ganymède

Johann Wolfgang von Goethe

Comme dans l'éclat du matin
Autour de moi tu resplendis,
Printemps, ô bien-aimé !
En mille extases amoureuses
Se presse sur mon cœur
De tes ardeurs éternelles
Le sentiment divin,
Ô infinie beauté !

Puissé-je te saisir
Entre ces bras !

Ah, sur ton sein
Me voici, languissant,
Et tes fleurs, et ton herbe
Contre mon cœur se pressent.
Tu apaises l'ardente
Soif de ma poitrine,
Charmante brise du matin !
Dans ton souffle j'entends l'appel du rossignol,
Chantant vers moi du fond des vallées embrumées.

Me voici, me voici !
Où aller, où aller ?

With you alone!
With you alone
The breeze wafts so refreshingly,
The fields seem so green to me,
So gentle the flowering spring,
So balmy the evening,
So cool the grove,
With you alone!

With you alone
Pain loses its bitterness,
Joy gains in sweetness!
You assure my heart
Of its birthright;
I feel I am myself
With you alone!

Ganymede D544

Johann Wolfgang von Goethe

How you glow around me
In the radiance of morning,
Springtime, beloved!
With thousandfold rapture of love
The divine feeling
Of your eternal warmth
Throbs in my heart.
Infinite beauty!

O, that I might embrace you
In these arms!

Ah, on your breast
I lie and languish,
And your flowers, your grass
Press close to my heart.
You cool the burning
Thirst of my bosom,
Sweet morning breeze!
The nightingale calls
Lovingly to me from the misty valley.

I come, I come!
Ah, whither? Whither?

Hinauf! Strebt's hinauf!
 Es schweben die Wolken
 Abwärts, die Wolken
 Neigen sich der sehnenen Liebe.
 Mir! Mir!
 In euer Schoße
 Aufwärts!
 Umfangend umfängen!
 Aufwärts an deinen Busen,
 Alliebender Vater!

CD 2

1 | Wanderers Nachtlied D 768

Johann Wolfgang von Goethe

Über allen Gipfeln
 Ist Ruh,
 In allen Wipfeln
 Spürest du
 Kaum einen Hauch;
 Die Vöglein schweigen im Walde.
 Warte nur, balde
 Ruhest du auch.

2 | Schäfers Klagelied D 121

Johann Wolfgang von Goethe

Da droben auf jenem Berge
 Da steh ich tausendmal,
 An meinem Stabe hingebogen
 Und schaue hinab in das Tal.

Dann folg ich der weidenden Herde,
 Mein Hündchen bewahret mir sie.
 Ich bin herunter gekommen
 Und weiß doch selber nicht wie.

Da stehen von schönen Blumen,
 Da steht die ganze Wiese so voll,
 Ich breche sie, ohne zu wissen,
 Wem ich sie geben soll.

Là-haut, là-haut, je sens qu'une force m'attire.
 Les nuages dans leur course
 Descendent, les nuages
 S'inclinent vers l'amour qui me consume.
 À moi, à moi !
 Dans votre étreinte
 Emportez-moi aux cieux !
 Embrassant, embrassé !
 Là-haut, dans ton sein,
 Ô Père tout amour !

CD 2

Chant nocturne du voyageur D.768

Johann Wolfgang von Goethe

Sur tous les sommets
 Silence,
 Au faîte des arbres
 À peine
 Sens-tu la caresse d'un souffle ;
 Au bois les oiseaux se sont tus.
 Patience seulement, bientôt
 Tu reposeras toi aussi.

La complainte du berger D.121

Johann Wolfgang von Goethe

Là-haut sur la colline,
 Mille fois je suis allé,
 Courbé sous ma houlette,
 J'ai regardé le fond de la vallée.

Puis j'ai suivi le troupeau paissant,
 Mon chien pour moi le gardant.
 Je suis descendu
 Sans trop savoir comment.

Là, pleine de fleurs magnifiques,
 Là, s'étend toute une prairie.
 J'en ai cueilli sans savoir
 À qui je les donnerai.

Upwards! Strive upwards!
 The clouds float
 Downwards, the clouds
 Stoop towards yearning love.
 To me! To me!
 Upwards
 Into your lap!
 Embracing, embraced!
 Upwards into your bosom,
 All-loving Father!

CD 2

Wanderer's Night Song D768

Johann Wolfgang von Goethe

Over all the hilltops
 There is peace,
 In all the treetops
 You feel
 Scarcely a breath.
 The little birds are silent in the wood.
 Just wait, soon
 You too will rest.

Shepherd's Lament D121

Johann Wolfgang von Goethe

Up there on that hill
 I stand a thousand times,
 Leaning on my staff
 And looking down into the valley.

Then I follow the grazing flocks,
 With my dog guarding them for me.
 I have come down here,
 Yet even I do not know how.

The whole meadow is so full
 Of lovely flowers.
 I pick them, without knowing
 To whom I should give them.

Und Regen, Sturm und Gewitter
Verpaß ich unter dem Baum.
Die Türe dort bleibt verschlossen;
Doch alles ist leider ein Traum.

Es stehet ein Regenbogen
Wohl über jenem Haus!
Sie aber ist fortgezogen,
Und weit in das Land hinaus.

Hinaus in das Land und weiter,
Vielleicht gar über die See.
Vorüber, ihr Schafe! nur vorüber,
Dem Schäfer ist gar so weh.

3 | Heidenröslein D 257

Johann Wolfgang von Goethe

Sah ein Knab ein Röslein stehn,
Röslein auf der Heiden,
War so jung und morgenschön,
Lief er schnell, es nah zu sehn,
Sah's mit vielen Freuden.
Röslein, Röslein, Röslein rot,
Röslein auf der Heiden.

Knabe sprach: Ich breche dich,
Röslein auf der Heiden!
Röslein sprach: Ich steche dich,
Daß du ewig denkst an mich,
Und ich will's nicht leiden.
Röslein, Röslein, Röslein rot,
Röslein auf der Heiden.

Und der wilde Knabe brach
's Röslein auf der Heiden;
Röslein wehrte sich und stach,
Half ihm doch kein Weh und Ach,
Mußt es eben leiden.
Röslein, Röslein, Röslein rot,
Röslein auf der Heiden.

De la pluie, la tempête et l'orage
Je m'abritais sous l'arbre.
Là-bas la porte restait close ;
Car hélas, tout n'est que rêve.

Un arc-en-ciel se déploie
Au-dessus de la maison !
Mais elle s'en est allée,
Là-bas dans un pays lointain.

Dans un pays lointain et au-delà,
Au-delà de l'océan peut-être.
Passez, brebis, passez !
Le berger est bien malheureux.

Rose sur la lande D.257

Johann Wolfgang von Goethe

Un garçon vit une rose,
Rose sur la lande,
Fraîche et belle comme un matin,
Il courut pour mieux la voir
Et s'en réjouit.
Rose, petite fleur rouge,
Rose sur la lande.

L'enfant dit : "Je te cueillerai,
Rose sur la lande !"
La fleur : "Je te piquerai,
Pour qu'à moi toujours tu penses,
Et jamais ne me rendrai."
Rose, petite fleur rouge,
Rose sur la lande.

Et le fol enfant cueillit
La rose des landes ;
La fleur menaça, piqua :
Pleurs et soupirs furent vains,
Il fallut se rendre.
Rose, petite fleur rouge,
Rose sur la lande.

From rain, storm and tempest
I shelter under the tree.
The door over there remains closed;
But alas, it is all a dream.

A rainbow hangs
Over that house!
But she has moved away
To a far-off region.

To a far-off region and beyond,
Perhaps even over the sea.
Move on, you sheep, move on!
The shepherd is so sore at heart.

The Little Wild Rose D257

Johann Wolfgang von Goethe

A boy saw a wild rose growing,
A wild rose in the heather.
She was so young, and fair as morning;
He quickly ran to look more closely,
And beheld her with great joy.
Wild rose, wild rose, wild rose red,
Wild rose in the heather.

The boy said: 'I'll pluck you,
Wild rose in the heather!'
The little rose said: 'I'll prick you,
So that you will always think of me,
And I won't suffer it.'
Wild rose, wild rose, wild rose red,
Wild rose in the heather.

And the rough boy plucked
The wild rose in the heather;
The little rose defended herself and pricked him;
Her sighs and cries were of no avail,
She had to suffer it after all.
Wild rose, wild rose, wild rose red,
Wild rose in the heather.

4 | Rastlose Liebe D 138

Johann Wolfgang von Goethe

Dem Schnee, dem Regen,
Dem Wind entgegen,
Im Dampf der Klüfte,
Durch Nebeldüfte,
Immer zu! Immer zu!
Ohne Rast und Ruh!

Lieber durch Leiden
Möcht ich mich schlagen,
Als so viel Freuden
Des Lebens ertragen.

Alle das Neigen
Von Herzen zu Herzen,
Ach, wie so eigen
Schaffet das Schmerzen!

Wie soll ich fliehen?
Wälderwärts ziehen?
Alles vergebens!
Krone des Lebens,
Glück ohne Ruh,
Liebe, bist du!

5 | An den Mond D 259

Johann Wolfgang von Goethe

Füllest wieder Busch und Tal
Still mit Nebelglanz,
Lösest endlich auch einmal
Meine Seele ganz;

Breitest über mein Gefild
Lindernd deinen Blick,
Wie des Freundes Auge mild
Über mein Geschick.

Jeden Nachklang fühlt mein Herz
Froh- und trüber Zeit,
Wandle zwischen Freud und Schmerz
In der Einsamkeit.

Amour sans trêve D.138

Johann Wolfgang von Goethe

Contre neige, contre pluie,
Contre le vent,
Dans la vapeur des gouffres
Et les brouillards épais,
En avant, en avant,
Sans trêve ni repos !

À travers les souffrances
Ah, me perdre plutôt,
Que d'un trop-plein de joie
Supporter le fardeau.

Le lien qui à un cœur
Unit un autre cœur,
Ah, comme il fait souffrir
D'une douleur étrange !

Où puis-je fuir ?
Là-bas, dans les forêts ?
Mais à quoi bon !
Car tu es, ô amour,
Couronne de la vie,
Bonheur sans trêve !

À la lune D.259

Johann Wolfgang von Goethe

De nouveau tu emplis le bosquet et le val,
Sans bruit, de ton nimbe d'argent,
Et tu viens enfin délivrer
Mon âme tout entière ;

Tu étends au-dessus de mes chères campagnes
Ton regard apaisant,
Comme l'œil bienveillant de l'ami
Au-dessus de ma destinée.

Mon cœur vibre de chaque écho
Des temps heureux ou sombres,
Et je vais, entre joies et peines,
Dans la solitude.

Restless Love D138

Johann Wolfgang von Goethe

In the face of snow and rain,
Against the wind,
In foggy ravines,
Through clouds of mist,
Onward, ever onward!
Without rest or respite!

I would rather fight my way
Through suffering,
Than have so many joys
Of life to endure.

All this affection
Of one heart for another,
Ah, how strangely
It brings pain!

How can I flee?
Should I head for the forest?
It is all in vain!
Crown of life,
Happiness without repose,
O Love, this is what you are!

To the Moon D259

Johann Wolfgang von Goethe

Once more you silently fill copse and vale
With a hazy lustre,
And, at last, you give my soul
Total release.

You spread your gaze soothingly
Over my fields,
Like a friend's gentle eyes
Over my destiny.

My heart feels each echo
Of times both happy and sad.
I hover between joy and sorrow
In my solitude.

Fließe, fließe, lieber Fluß,
Nimmer werd ich froh,
So verrauschte Scherz und Kuß,
Und die Treue so.

Ich besaß es doch einmal,
Was so köstlich ist!
Daß man doch zu seiner Qual
Nimmer es vergißt!

Rausche, Fluß, das Tal entlang,
Ohne Rast und Ruh,
Rausche, flüstre meinem Sang
Melodien zu,

Wenn du in der Winternacht
Wütend überschwillst,
Oder um die Frühlingspracht
Junger Knospen quillst.

Selig, wer sich vor der Welt
Ohne Haß verschließt,
Einen Freund am Busen hält
Und mit dem genießt,

Was, von Menschen nicht gewußt,
Oder nicht bedacht,
Durch das Labyrinth der Brust
Wandelt in der Nacht.

6 | **Trost in Tränen D 120**

Johann Wolfgang von Goethe

„Wie kommt's, daß du so traurig bist,
Da alles froh erscheint?
Man sieht dir's an den Augen an,
Gewiß, du hast geweint?“ –

„Und hab ich einsam auch geweint,
So ist's mein eigen Schmerz,
Und Tränen fließen gar so süß,
Erleichtern mir das Herz.“

Coule, coule, rivière aimée !
Ma gaieté pour toujours a fui,
Comme se sont enfuis baisers et badinages,
Et la fidélité aussi.

J'ai pourtant un jour possédé
Un bien si précieux
Que, pour sa plus grande peine,
Jamais on ne peut l'oublier !

Murmure, rivière, au long de la vallée,
Sans trêve ni repos,
Murmure, accompagne mon chant
De tes mélodies,

Quand par les nuits d'hiver
Tu enfles, furieuse,
Ou que dans l'éclat du printemps
Tu fais jaillir les jeunes pousses.

Heureux qui, loin du monde,
Sans haine se retire,
Serre un ami contre son cœur,
Et partage avec lui

Ce qui, des humains ignoré
Ou jamais conçu,
Par les labyrinthes de l'âme
Erre dans la nuit.

Consolation dans les larmes D.120

Johann Wolfgang von Goethe

“D'où vient ta profonde tristesse
Quand tout paraît se réjouir ?
À tes yeux, oui, on le devine,
Sans doute as-tu beaucoup pleuré.”

“Et si j'ai pleuré, solitaire,
Ma peine n'afflige que moi ;
Mes larmes bien doucement coulent,
Et mon cœur s'en trouve apaisé.”

Flow on, flow, dear river!
I will never be joyful;
Thus have merriment and kisses died away
And fidelity too.

Yet I once possessed
Something so precious
That, to my torment,
One can never forget it!

Murmur, river, along the valley,
Without rest or respite;
Murmur on, whispering your melodies
To my song,

As when, on winter nights,
You angrily overflow,
Or when you bathe the springtime splendour
Of young buds.

Blest is he who, without hatred,
Shuts himself off from the world,
Clasps one friend to his bosom,
And with him enjoys

That which, unknown to men
Or unsuspected by them,
Wanders by night
Through the labyrinth of the heart.

Comfort in Tears D120

Johann Wolfgang von Goethe

How is it that you are so sad
When everything seems joyful?
One can see it from your eyes,
It is certain: you have been weeping.

‘Even if I have wept in solitude,
The sorrow is mine alone,
And tears flow so sweetly,
Unburdening my heart.’

„Die frohen Freunde laden dich,
O, komm an unsre Brust!
Und was du auch verloren hast,
Vertraue den Verlust.“ –

„Ihr lärmt und rauscht und ahndet nicht,
Was mich, den Armen, quält.
Ach nein, verloren hab ich's nicht,
So sehr es mir auch fehlt.“

„So raffe denn dich eilig auf,
Du bist ein junges Blut.
In deinen Jahren hat man Kraft
Und zum Erwerben Mut.“ –

„Ach nein, erwerben kann ich's nicht,
Es steht mir gar zu fern,
Es weilt so hoch, es blinkt so schön,
Wie droben jener Stern.“

„Die Sterne, die begehrt man nicht,
Man freut sich ihrer Pracht.
Und mit Entzücken blickt man auf
In jeder heitern Nacht.“ –

„Und mit Entzücken blick ich auf
So manchen lieben Tag,
Verweinen laßt die Nächte mich,
So lang ich weinen mag.“

7 | Erster Verlust D 226

Johann Wolfgang von Goethe

Ach, wer bringt die schönen Tage,
Jene Tage der ersten Liebe,
Ach, wer bringt nur eine Stunde
Jener holden Zeit zurück!

Einsam nähr ich meine Wunde,
Und mit stets erneuter Klage
Traur' ich ums verlorne Glück.

Ach, wer bringt die schönen Tage,
Wer jene holde Zeit zurück!

“Vois, nos joyeux amis t'invitent,
Oh ! viens t'épancher sur nos cœurs !
Quelque bien que tu aies perdu,
Dis-nous la perte qui t'afflige.”

“Parmi tout ce bruit, ce tumulte,
Pourriez-vous comprendre mes maux ?
Ah ! non, non, je n'ai rien perdu,
Pourtant, comme ce rien me manque !”

“Allons, vite ! reprends courage !
Tu es dans la fleur de ta vie.
On a de la force, à ton âge,
Pour atteindre ce que l'on veut.”

“Hélas ! non, je ne puis l'atteindre,
Car le but est trop loin de moi ;
Il est si haut, il resplendit
Comme au ciel brille cette étoile.”

“On n'aspire point aux étoiles,
On se réjouit de leurs feux,
Et l'on regarde avec délices
Vers le ciel, par les claires nuits.”

“Avec délices je regarde
Vers le ciel, tout le long du jour ;
La nuit, laissez-moi à mes larmes,
Autant que j'en pourrai verser.”

La première perte D.226

Johann Wolfgang von Goethe

Hélas ! qui me rendra les beaux jours d'autrefois,
Le temps des premières amours ?
Hélas ! qui me rendra seulement pour une heure
Ces moments où je fus heureux ?

Solitaire, à présent, je nourris ma blessure,
Et sans cesse me désolant
Je pleure le bonheur perdu.

Hélas ! qui me rendra les beaux jours d'autrefois,
Ces moments où je fus heureux ?

Your joyful friends invite you:
Oh, come to our bosom!
And whatever you have lost,
Confide that loss to us.

'You roister and revel, and cannot imagine
What torments me, poor man that I am.
Ah no, it is not something I have lost,
Though I sorely feel its absence.'

Then quickly pull yourself together:
You are a young fellow.
At your age one has strength
And courage to achieve one's desire.

'Alas, no, I cannot achieve it,
It lies too far away.
It dwells as high and shines as fair
As that star up there.'

One should not long for the stars,
But rejoice in their splendour,
And gaze raptly up
On each clear night.

'I do gaze raptly up
Every blessed day;
Leave me to weep away my nights
As long as I wish to weep.'

First Loss D226

Johann Wolfgang von Goethe

Ah, who will bring back those beautiful days,
Those days of first love?
Ah, who will bring back just one hour
Of that sweet time?

All alone I feed my wound,
And with constantly renewed laments
I mourn my lost happiness.

Ah, who will bring back those beautiful days,
That sweet time?

8 | Der Musensohn D 764*Johann Wolfgang von Goethe*

Durch Feld und Wald zu schweifen,
 Mein Liedchen weg zu pfeifen,
 So geht's von Ort zu Ort!
 Und nach dem Takte reget
 Und nach dem Maß beweget
 Sich alles an mir fort.

Ich kann sie kaum erwarten,
 Die erste Blum' im Garten
 Die erste Blüt' am Baum.
 Sie grüßen meine Lieder,
 Und kommt der Winter wieder,
 Sing ich noch jenen Traum.

Ich sing ihn in der Weite,
 Auf Eises Läng' und Breite,
 Da blüht der Winter schön!
 Auch diese Blüte schwindet,
 Und neue Freude findet
 Sich auf bebauten Höhn.

Denn wie ich bei der Linde
 Das junge Völkchen finde,
 Sogleich erreg ich sie.
 Der stumpfe Bursche bläht sich,
 Das steife Mädchen dreht sich
 Nach meiner Melodie.

Ihr gebt den Sohlen Flügel
 Und treibt durch Tal und Hügel
 Den Liebling weit vom Haus.
 Ihr lieben, holden Musen,
 Wann ruh ich ihr am Busen
 Auch endlich wieder aus?

9 | Geheimes D 719*Johann Wolfgang von Goethe*

Über meines Liebchens Äugeln
 Stehn verwundert alle Leute;
 Ich, der Wissende, dagegen,
 Weiß recht gut, was das bedeute.

Le fils des muses D.764*Johann Wolfgang von Goethe*

Par les champs et les forêts je vagabonde,
 Sifflant ma chansonnette,
 M'en allant ainsi de lieu en lieu !
 Et tout s'ébranle à ma battue
 Et tout se meut à ma mesure
 Tout autour de moi.

Je puis à peine attendre,
 La première fleur au jardin,
 Le premier bourgeon sur l'arbre.
 Ils saluent mes chansons,
 Et quand revient l'hiver,
 Je chante encore ce rêve.

Je le chante jusqu'à l'horizon,
 De loin en loin sur la glace,
 Et l'hiver fleurit avec splendeur !
 Cette floraison disparue
 Fait place à une joie nouvelle
 Sur les monts labourés.

Quand sous le tilleul
 Je retrouve le petit monde de la jeunesse,
 Aussitôt je l'éveille.
 Le morne garçon se redresse,
 La raide jeune fille se tourne
 Aux accents de ma mélodie.

Vous donnez des ailes à mes souliers,
 Par monts et par vaux vous chassez
 Votre bien-aimé loin du foyer.
 Chères et tendres muses,
 Quand pourrais-je enfin
 À nouveau reposer sur votre sein ?

Secret D.719*Johann Wolfgang von Goethe*

Des regards de mon aimée
 Tout le monde ici s'étonne ;
 Moi qui suis dans le secret,
 Je sais ce qu'ils veulent dire.

The Son of the Muses D764*Johann Wolfgang von Goethe*

Roaming through field and woodland,
 Whistling my little song,
 Thus I go from place to place!
 And stirring to my beat
 And moving to my measure,
 All follow me.

I can scarcely wait for them,
 The first flowers in the garden,
 The first blossom on the tree.
 They greet my songs,
 And when winter returns,
 I am still singing of that same dream.

I sing it far and wide,
 The length and breadth of the ice,
 Then winter blooms in beauty!
 This blossom, too, vanishes,
 And new joy is to be found
 On the tilled uplands.

For when, by the linden tree,
 I come upon the young folk,
 At once I bestir them.
 The dull yokel swells with pride,
 The prim maiden twirls
 In time to my tune.

You give my feet wings,
 And drive your favourite over hill and dale,
 Far from home.
 Dear, gracious Muses,
 When may I at last rest once more
 On her bosom?

A Secret D719*Johann Wolfgang von Goethe*

The way my sweetheart makes eyes
 Causes everyone to wonder;
 But I, who know the secret,
 Am well aware of what she means.

Denn es heißt: ich liebe diesen,
Und nicht etwa den und jenen.
Lasset nur, ihr guten Leute,
Euer Wundern, euer Sehnen!

Ja, mit ungeheuren Mächten
Blicket sie wohl in die Runde;
Doch sie sucht nur zu verkünden
Ihm die nächste süße Stunde.

10 | Versunken D 715

Johann Wolfgang von Goethe

Voll Locken kraus ein Haupt so rund! –
Und darf ich dann in solchen reichen Haaren,
Mit vollen Händen hin und wider fahren,
Da fühl' ich mich von Herzensgrund gesund.
Und küß ich Stirne, Boten, Auge, Mund,
Dann bin ich frisch und immer wieder wund.
Der fünfgezackte Kamm wo soll er stocken?
Er kehrt schon wieder zu den Locken.
Das Ohr versagt sich nicht dem Spiel,
So zart zum Scherz so liebevoll!
Doch, wie man auf dem Köpfchen kraut,
Man wird in solchen reichen Haaren
Für ewig auf und nieder fahren.

11 | An Schwager Kronos D 369

Johann Wolfgang von Goethe

Spute dich, Kronos!
Fort, den rasselnden Trott!
Bergab gleitet der Weg!
Ekles Schwindeln zögert
Mir vor die Stirne dein Zaudern.
Frisch, holpert es gleich,
Über Stock und Steine den Trott
Rasch ins Leben hinein!

Nun schon wieder
Den eratmenden Schritt
Mühsam Berg hinauf!
Auf denn, nicht träge denn,
Strebend und hoffend hinan!

Ils disent : c'est lui que j'aime,
Et nul autre assurément.
Aussi, cessez, bonnes gens,
De vous étonner, d'attendre.

Avec des charmes puissants,
Elle regarde à la ronde:
C'est pour n'annoncer qu'à lui
Le doux moment qui s'approche.

Englouti D.715

Johann Wolfgang von Goethe

Oh ! ces boucles frisées sur cette tête ronde !
Et si dans la foison de cette chevelure
Je puis à pleines mains ici et là plonger,
Au fond du cœur je sens que ma vigueur renaît.
Si je baise ce front, ces yeux et cette bouche,
Ma blessure aussitôt plus vive se ranime.
Et le peigne à cinq dents, où donc le planterai-je ?
Vers les boucles toujours il se sent attiré.
L'oreille à ce jeu-là ne se refuse guère,
Qui se prête avec grâce au tendre badinage !
Pourtant, caresse-t-on cette tête adorable,
On voudrait, dans les flots de cette chevelure,
Vers l'amont, vers l'aval, pour toujours naviguer.

Au postillon Chronos D.369

Johann Wolfgang von Goethe

Hâte-toi, Chronos !
En avant ! que ton trot ferraille !
Le chemin dévale la pente !
Ton allure traînante
De rage et de dégoût me fait tourner la tête !
Allons ! en dépit des cahots,
À toute allure ton galop !
Vite, vite, au cœur de la vie !

Mais voilà de nouveau
Que ton pas essoufflé
À grand-peine gravit le flanc de la colline !
Allons, monte ! point de paresse,
Redouble d'efforts et d'espoir !

For she's saying: *this* is the man I love,
And not, for instance, this one or that one.
So, good people,
Cease your wondering and your longing!

Yes indeed, she does look around the company
With prodigious intensity;
But she seeks only to let *him* know
When the next sweet hour will be.

Enraptured D715

Johann Wolfgang von Goethe

A head so round, so full of curly locks!
And when I am permitted to run my hands freely
To and fro through such thick locks,
I feel new vigour from the depths of my heart.
And when I kiss forehead, eyebrows, eyes, mouth,
I am repeatedly smitten anew.
This five-fingered comb – where should it stop?
Already it returns to those locks.
The ear does not stand aloof from the game either,
So tender for sport, so full of love!
But, if once one tousles this little head,
One will run to and fro
Through such thick locks forever.

To Chronos the Coachman D369

Johann Wolfgang von Goethe

Make haste, Chronos!
Away at a rattling trot!
The road runs downhill;
Your dawdling makes my head spin
With nauseous dizziness.
Briskly now, though the path be bumpy,
Over rough and smooth, trot
Swiftly into life!

Now once again,
Out of breath, the horses
Walk laboriously uphill.
Come on, no sluggishness:
Hopefully striving, up we go!

Weit, hoch, herrlich rings den Blick
Ins Leben hinein,
Vom Gebirg zum Gebirg
Schwebet der ewige Geist,
Ewigen Lebens ahndevoll.

Seitwärts des Überdachs Schatten
Zieht dich an,
Und ein Frischung verheißender Blick
Auf der Schwelle des Mädchens da.
Labe dich! Mir auch, Mädchen,
Diesen schäumenden Trank,
Diesen frischen Gesundheitsblick!

Ab denn, rascher hinab!
Sieh, die Sonne sinkt!
Eh sie sinkt, eh mich Greisen
Ergreift im Moore Nebelduft,
Entzahnte Kiefer schnattern
Und das schlotternde Gebein.

Trunken vom letzten Strahl
Reiß mich, ein Feuermeer
Mir im schäumenden Aug,
Mich geblendeten Taumelnden
In der Hölle nächtliches Tor!

Töne, Schwager ins Horn,
Raßle den schallenden Trab,
Daß der Orkus vernehme: wir kommen,
Daß gleich an der Tür
Der Wirt uns freundlich empfange.

12 | Geisternähe D 100

Friedrich von Matthisson

Der Dämmerung Schein
Durchblickt den Hain;
Hier, beim Geräusch des Wasserfalles,
Denk ich nur dich, o du mein Alles!

Dein Zauberbild
Erscheint, so mild
Wie Hesperus im Abendgolde,
Dem fernen Freund, geliebte Holde!

Vaste, plongeante, splendide la vue
Sur la vie qui s'étend à nos pieds ;
De cime en cime
Plane l'Esprit éternel,
Qui porte le présage d'une vie éternelle.

Au détour du chemin, c'est l'ombre d'un auvent
Qui attire tes pas,
Et sur le seuil le regard d'une belle
Qui promet de te rafraîchir.
Apaie ta soif ! Enfant, pour moi aussi
Ce breuvage écumant,
Ce frais regard éclatant de santé !

Partons, plus bas, plus vite !
Vois, le soleil descend !
Vite ! avant qu'il ne disparaisse et que, vieillard,
La brume des marais ne m'enveloppe,
Que ma bouche sans dents ne se mette à grincer
Et mes os tremblants à claquer.

Ivre de son dernier rayon,
Emporte-moi, un océan de feu
Au fond de mes yeux pleins d'écume,
Emmène-moi, aveuglé, chancelant,
Aux portes ténébreuses de l'Enfer !

Sonne de ton cor, postillon,
Fais retentir le fracas de ton trot
Afin que tout l'Orcus le sache : nous voilà !
Qu'à la porte, aussitôt,
L'hôte nous réserve un accueil amical.

Proximité des esprits D.100

Friedrich von Matthisson

Les lueurs du couchant
Percent à travers bois ;
Tandis qu'auprès de moi murmure la cascade,
Je ne pense qu'à toi, à toi qui es mon Tout !

Ton image charmante
M'apparaît, si sereine,
Comme Hespérus dans l'or du soir
Apparaît à l'ami lointain, ô bien-aimée !

Wide, high, splendid is the view all around
Into life;
From one mountain range to the next
The eternal spirit soars,
Portending eternal life.

The shade of a roof
Draws you aside,
And the gaze, promising refreshment,
Of the girl on the threshold.
Revive yourself! Give me too, girl,
That foaming draught,
That fresh, health-giving glance!

Down, then, faster downhill!
See, the sun is sinking!
Before it sets, before the mist
Seizes me on the moor, an old man now,
Toothless jaws cackling
And limbs atremble,

Wrench me, still drunk
From its last ray, a sea of fire
Seething in my eyes,
Dazzled and lurching,
Through Hell's nocturnal gateway!

Coachman, sound your horn,
Rattle on at a resounding trot,
To let Orcus know we're coming,
So that, right at the door,
The innkeeper will give us a friendly reception.

The Nearness of Spirits D100

Friedrich von Matthisson

The twilight glow
Suffuses the grove;
Here, by the murmur of the waterfall,
I think only of you, my all!

Your enchanting image
Appears, so serene,
Like Hesperus in the gold of evening,
To your distant friend, my tender beloved!

Er sehnt wie hier
Sich stets nach dir;
Fest, wie den Stamm die Epheuranke,
Umschlingt dich liebend sein Gedanke.

Durchbebt dich auch
Im Abendlauch
Des Brudergeistes leises Wehn
Mit Vorgefühl vom Wiedersehn?

Er ist's, der lind
Dir, süßes Kind,
Des Schleiers Silbernebel kräuselt
Und in der Locken Fülle säuselt.

Oft hörst du ihn,
Wie Melodien
Der Wehmut aus gedämpften Saiten
In stiller Nacht vorübergleiten.

Auch fesselfrei
Wird er getreu,
Dir ganz und einzig hingegeben,
In allen Welten dich umschweben.

13 | Das war ich D 174

Theodor Körner

Jüngst träumte mir, ich sah auf lichten Höhen
Ein Mädchen sich im jungen Tag ergehen,
So hold, so süß, daß es dir völlig glich.
Und vor ihr lag ein Jüngling auf den Knien,
Er schien sie sanft an seine Brust zu ziehen,
Und das war ich.

Doch bald verändert hatte sich die Szene.
In tiefen Fluten sah ich jetzt die Schöne,
Wie ihr die letzte schwache Kraft entwich.
Da kam ein Jüngling hülfreich ihr geflogen,
Er sprang ihr nach und trug sie aus den Wogen,
Und das war ich!
So malte sich der Traum in bunten Zügen,
Und überall sah ich die Liebe siegen,

Vers toi, comme en ces lieux,
Toujours vont ses désirs ;
Fermes, comme le lierre autour du tronc s'enroule,
Ses pensées tendrement de leur amour t'enlacent.

Frissonnes-tu aussi
Dans la brise du soir,
Au souffle délicat d'un esprit fraternel,
D'un prompt revoir apportant le présage ?

C'est lui qui, doucement,
De ton voile, ô aimée,
Fait onduler les brumes argentées,
En murmurant dans le flot de tes boucles.

Et souvent, tu l'entends
Passer, comme les chants
De la mélancolie sur des cordes feutrées,
Tout près de toi dans le calme des nuits.

Libre de toute chaîne
Il te sera fidèle,
Et tout entier à toi seule voué,
Viendra sous tous les cieux t'entourer de son aile.

C'était moi D.174

Theodor Körner

J'ai rêvé l'autre nuit que, sur de claires cimes,
Une fille au matin allait se promenant,
Si charmante, si douce, à toi toute semblable.
Un jeune homme à ses pieds se tenait à genoux,
Qui semblait doucement l'attirer sur son cœur.
Et c'était moi !

Mais la scène bientôt se métamorphosa.
Au sein des flots profonds je vis alors la belle
Dont la dernière force à présent s'échappait.
Un jeune homme aussitôt vola à son secours
Et, se précipitant, aux vagues l'arracha.
Et c'était moi !
Mon rêve prit ainsi de multiples couleurs,
Et toujours, et partout, l'amour était vainqueur,

Just as he does here, so always
He longs for you;
Tightly as ivy embraces a tree-trunk,
His loving thoughts embrace you.

Do you, too, shiver
In the evening breeze
At the soft breath of a kindred spirit,
Presaging our reunion?

It is he, sweet child,
That gently
Ripples the silvery veil of mist
And ruffles your abundant locks.

Often you hear him,
Like melancholy airs
On muted strings,
Wafting by in the still of night.

Though free of all earthly bonds,
He will remain faithful,
And, wholly and solely devoted to you,
Will hover over you everywhere.

That was I D174

Theodor Körner

Recently I dreamt I saw on sunlit heights
A maiden walking at first light,
So fair, so sweet, that she was exactly like you.
And before her knelt a young man,
Who seemed to draw her gently to his breast;
And that was I!

But soon the scene had changed.
Now I saw that beauty in deep waters,
As her last feeble strength deserted her.
Then a young man flew to her aid;
He dived in after her and dragged her out of the waves;
And that was I!
The dream was painted in vivid colours,
And everywhere I saw love triumph,

Und alles, alles drehte sich um dich!
Du flogst voran in ungebund'ner Freie,
Der Jüngling zog dir nach mit stiller Treue,
Und das war ich!

Und als ich endlich aus dem Traum erwachte,
Der neue Tag die neue Sehnsucht brachte,
Da blieb dein liebes, süßes Bild um mich.
Ich sah dich von der Küsse Glut erwärmen,
Ich sah dich selig in des Jünglings Armen,
Und das war ich!

14 | Das Rosenband D 280
Friedrich Gottlieb Klopstock

Im Frühlingsgarten fand ich sie,
Da band ich sie mit Rosenbändern,
Sie fühlt' es nicht und schlummerte.

Ich sah sie an, mein Leben hing
Mit diesem Blick an ihrem Leben,
Ich fühlt' es wohl und wusst' es nicht.

Doch lispelt' ich ihr leise zu
Und rauschte mit den Rosenbändern,
Da wachte sie vom Schlummer auf.

Sie sah mich an, ihr Leben hing
Mit diesem Blick an meinem Leben,
Und um uns ward Elysium.

15 | Furcht der Geliebten D 285
Friedrich Gottlieb Klopstock

Cidli, du weinst, und ich schlummre sicher,
Wo im Sande der Weg verzogen fortschleicht,
Auch wenn stille Nacht ihn umschattend decket,
Schlummr' ich ihn sicher.

Wo er sich endet, wo ein Strom das Meer wird,
Gleit ich über den Strom, der sanfter aufschwillt,
Denn, der mich begleitet, der Gott, gebot's ihm:
Weine nicht, Cidli.

Et tout, tout dans ce rêve autour de toi tournait !
Tu fuyais, tu volais en toute liberté,
Et l'homme te suivait, silencieux et fidèle,
Et c'était moi !

Et lorsque de mon rêve enfin je m'éveillai,
Le matin m'apporta des désirs inconnus :
Toujours autour de moi flottait ta douce image,
Je te vis réchauffée par l'ardeur des baisers,
Je te vis rayonnante aux bras de ce jeune homme,
Et c'était moi !

La guirlande de roses D.280
Friedrich Gottlieb Klopstock

Au jardin printanier je rencontrai la belle,
Que j'enlaçai de guirlandes de roses :
Mais elle, sommeillant, ne s'en aperçut pas.

Je la regardais, et ma vie
Par ce regard à la sienne tenait ;
Je le sentais, mais ne le savais pas.

Je murmurai pourtant des mots à son oreille,
Tandis que frissonnaient les guirlandes fleuries :
Alors de son sommeil la belle s'éveilla.

Elle me regarda et sa vie tout à coup
Par ce regard fut liée à la mienne,
Et tout autour de nous s'ouvrit le Paradis.

Craintes de la bien-aimée D.285
Friedrich Gottlieb Klopstock

Cidli, tu pleures, et je sommeille en paix,
Là où fuit le chemin dans les replis des sables,
Et même quand la nuit étend sur lui son ombre,
Je sommeille en paix.

Où il finit, là où le fleuve devient mer,
Je glisse sur le flot qui s'enfle doucement,
Le Dieu qui m'accompagne ainsi l'a ordonné :
Ne pleure pas, Cidli.

And everything, everything turned on you!
You sailed on in unfettered freedom,
The young man followed you in silent fidelity,
And that was I!

And when at last I awoke from my dream,
The new day brought new longing.
Your dear, sweet image remained with me.
I saw you warmed by ardent kisses,
I saw you blissful in the young man's arms,
And that was I!

The Rosy Ribbon D280
Friedrich Gottlieb Klopstock

I found her in the spring garden;
I tied her with rosy ribbons:
She did not feel it, and slumbered on.

I gazed on her; my life was bound
To hers with that gaze:
I felt this, yet did not know it.

But I whispered softly to her,
And rustled the rosy ribbons:
Then she awoke from slumber.

She gazed on me; her life was bound
To mine with that gaze:
And all around us was Elysium.

The Beloved's Fear D285
Friedrich Gottlieb Klopstock

Cidli, you weep, and I sleep soundly
Where the path winds on, vanishing into the sand;
Even when silent night shrouds it in shadow,
I will sleep soundly.

Where it ends, where a river turns into the sea,
I will glide on the current that swells more gently,
For God, who accompanies me, has so bidden it.
Do not weep, Cidli.

16 | An Sie D 288*Friedrich Gottlieb Klopstock*

Zeit, Verkündigerin der besten Freuden,
 Nahe selige Zeit, dich in der Ferne
 Auszuforschen, vergoß ich
 Trübender Tränen zu viel.

Und doch kommst du! O dich, ja Engel senden,
 Engel senden dich mir, die Menschen waren,
 Gleich mir liebten, nun lieben
 Wie ein Unsterblicher liebt.

Denn sie fühlet sich ganz und gießt Entzückung
 In dem Herzen empor, die volle Seele,
 Wenn sie, daß sie geliebt wird,
 Trunken von Liebe, sich's denkt!

17 | Die Liebe hat gelogen D 751*August von Platen-Hallermünde*

Die Liebe hat gelogen,
 Die Sorge lastet schwer,
 Betrogen, ach, betrogen
 Hat alles mich umher.

Es fließen heiße Tropfen
 Die Wange stets herab,
 Laß ab, mein Herz, zu klopfen,
 Du armes Herz, laß ab.

18 | Lachen und weinen D 777*Friedrich Rückert*

Lachen und Weinen zu jeglicher Stunde
 Ruht bei der Lieb auf so mancherlei Grunde.
 Morgens lacht ich vor Lust,
 Und warum ich nun weine
 Bei des Abendes Scheine,
 Ist mir selb' nicht bewußt.

À elle D.288*Friedrich Gottlieb Klopstock*

Ô temps, messenger de nos joies les plus belles,
 Instant proche et béni, à te chercher au loin
 Que de larmes amères
 J'ai senti couler sur mes joues !

Et te voici enfin ! Oh ! des anges vers moi,
 Oui, des anges t'envoient, qui jadis furent hommes,
 Aimèrent comme moi et aiment maintenant
 Comme un immortel sait aimer.

Car elle se sent pleine et verse au cœur
 Un pur ravissement, l'âme comblée,
 Lorsque, enivrée d'amour,
 Elle se sait aimée.

L'amour a menti D.751*August von Platen-Hallermünde*

L'amour a menti,
 Le chagrin m'accable ;
 Trompé, ah ! trompé
 Par tout ce qui m'entoure !

Des larmes brûlantes
 Coulent sur mes joues ;
 Renonce, mon cœur, à battre,
 Mon pauvre cœur, renonce donc.

Rire et pleurer D.777*Friedrich Rückert*

Rire et pleurer à chaque instant,
 C'est en amour chose fréquente.
 Au matin je ris de joie,
 Et pourquoi soudain je pleure
 Lorsque le soir paraît,
 Je l'ignore moi-même.

To Her D288*Friedrich Gottlieb Klopstock*

Time, herald of the greatest joys,
 Blessed time, now so close, in seeking you out
 In the far distance, I have shed
 Far too many bitter tears.

And yet you have come! Oh, angels,
 Yes, angels, send you to me, angels who were once men,
 Who loved as I do, and now love
 As an immortal being loves.

For the overflowing soul feels itself to be whole,
 And pours forth heartfelt rapture,
 When, intoxicated with love,
 It thinks it is loved!

Love has lied D751*August von Platen-Hallermünde*

Love has lied;
 Care weighs heavily on me.
 Ah, deceived, I am deceived
 By all around me!

Hot tears flow
 Steadily down my cheek.
 Cease, my heart, your beating;
 Poor heart, beat no more!

Laughter and Weeping D777*Friedrich Rückert*

Laughter and weeping at any time
 Can have so many causes when one is in love.
 This morning I laughed for joy,
 And why I am now weeping
 In the light of evening,
 I do not even know myself.

Weinen und Lachen zu jeglicher Stunde
 Ruht bei der Lieb auf so mancherlei Grunde.
 Abends weint ich vor Schmerz;
 Und warum du erwachen
 Kannst am Morgen mit Lachen,
 Muß ich dich fragen, o Herz.

19 | Dass sie hier gewesen D 775
Friedrich Rückert

Daß der Ostwind Düfte
 Hauchet in die Lüfte,
 Dadurch tut er kund,
 Daß du hier gewesen!

Daß hier Tränen rinnen,
 Dadurch wirst du innen,
 Wär's dir sonst nicht kund,
 Daß ich hier gewesen!

Schönheit oder Liebe,
 Ob versteckt sie bliebe,
 Düfte tun es und Tränen kund,
 Daß sie hier gewesen!

20 | Der Einsame D 800
Karl Gottlieb Lappe

Wenn meine Grillen schwirren,
 Bei Nacht, am spät erwärmten Herd,
 Dann sitz ich mit vergnügtem Sinn
 Vertraulich zu der Flamme hin,
 So leicht, so unbeschwert.

Ein trautes, stilles Stündchen
 Bleibt man noch gern am Feuer wach,
 Man schürt, wenn sich die Lohe senkt,
 Die Funken auf und sinnt und denkt:
 Nun abermal ein Tag!

Was Liebes oder Leides
 Sein Lauf für uns dahergebracht,
 Es geht noch einmal durch den Sinn;
 Allein das Böse wirft man hin,
 Es störe nicht die Nacht.

Pleurer et rire à chaque instant,
 C'est en amour chose fréquente.
 Au soir je pleure de chagrin,
 Et pourquoi au matin
 En riant tu t'éveilles,
 Je te le demande, mon cœur.

Qu'ils furent ici D.775
Friedrich Rückert

Si le vent d'Est exhale
 Des parfums dans l'air,
 C'est qu'il veut nous dire
 Que tu fus ici.

Si mes larmes coulent,
 C'est pour que tu saches,
 Si tu l'ignoraies,
 Que je fus ici.

Beauté ou amour,
 Même bien cachés,
 Larmes et parfums nous disent tout bas
 Qu'ils furent ici.

Le solitaire D.800
Karl Gottlieb Lappe

Au chant de mes grillons,
 La nuit, près du foyer qui brasille dans l'ombre,
 Le cœur joyeux, je vais m'asseoir,
 Et fixe mes regards sur les flammes amies,
 L'âme légère, et loin de tout souci.

Pour une heure secrète et silencieuse encore,
 Qu'il est doux de veiller en contemplant le feu ;
 On remue les tisons quand la flamme vacille,
 Et l'on se dit, perdu dans ses pensées :
 Un autre jour vient de passer !

Ce que de joie ou de tristesse
 En s'écoulant il nous a apporté,
 À travers l'esprit passe encore ;
 Mais le souci bien vite est écarté :
 Par lui il ne faut pas que la nuit soit troublée.

Weeping and laughter at any time
 Can have so many causes when one is in love.
 In the evening I wept for grief;
 And how you can wake
 Laughing in the morning
 I must ask you, O heart.

That she was here D775
Friedrich Rückert

The east wind wafts
 Fragrance in the air,
 Thereby revealing
 That you were here!

Since tears flow here
 You will realise,
 If otherwise you did not know,
 That I was here!

Can beauty or love
 Remain hidden?
 Fragrances and tears reveal
 That she was here!

The Solitary D800
Karl Gottlieb Lappe

When my crickets chirp
 At night, by the late-burning hearth,
 I sit with contented thoughts
 Confiding to the flame,
 So light of heart, so untroubled.

For one quiet, cosy hour longer
 We are glad to stay awake by the fire,
 Stirring the embers when the blaze
 Dies down, musing and thinking:
 'Well, that's another day over!'

Whatever joy or sorrow
 Its course has brought us
 Runs through the mind once more;
 Only the bad is discarded,
 Lest it disturb the night.

Zu einem frohen Traume
Bereitet man gemach sich zu,
Wann sorgenlos ein holdes Bild
Mit sanfter Lust die Seele füllt,
Ergibt man sich der Ruh.

Oh, wie ich mir gefalle
In meiner stillen Ländlichkeit!
Was in dem Schwarm der lauten Welt
Das irre Herz gefesselt hält,
Gibt nicht Zufriedenheit.

Zirpt immer, liebe Heimchen,
In meiner Klause eng und klein.
Ich dulde euch gern: ihr stört mich nicht,
Wenn euer Lied das Schweigen bricht,
Bin ich nicht ganz allein.

21 | Die Sterne D 684

Friedrich von Schlegel

Du staunest, o Mensch, was heilig wir strahlen?
O folgest du nur den himmlischen Mächten,
Vernähmest du besser, was freundlich wir winken,
Wie wären verschwunden die irdischen Qualen.
Dann flösse die Liebe aus ewigen Schalen,
Es atmeten alle in reinen Azuren;
Das lichtblaue Meer umschwebte die Fluren,
Und funkelten Sterne auf den heimischen Talen.

Aus göttlicher Quelle sind alle genommen.
Ist jegliches Wesen nicht eines im Chore?
Nun sind ja geöffnet die himmlischen Tore,
Was soll denn das bange Verzagen noch frommen?
O wäret ihr schon zur Tiefe geklommen,
So sähet das Haupt ihr von Sternen umflogen
Und spielend ums Herz die kindlichen Wogen,
Zu denen die Stürme des Lebens nicht kommen.

À un rêve charmant
Paisiblement on se prépare,
Et quand, loin des tourments, une image sereine
Emplit l'âme d'un doux plaisir,
Au repos on s'abandonne.

Oh ! Combien plaît à mon cœur
Ma rustique retraite !
Dans le tumulte de ce monde,
Ce qui tenait notre âme emprisonnée,
N'apporte nul contentement.

Chantez toujours, grillons amis,
Dans mon humble et étroit logis.
Jamais votre présence ici ne m'importune,
Et lorsque par vos chants vous brisez le silence,
Je ne suis plus tout à fait seul.

Les étoiles D.684

Friedrich von Schlegel

De notre éclat sacré, Homme, tu t'émerveilles ?
Oh ! que n'as-tu suivi les puissances célestes !
Tu comprendrais bien mieux nos bienveillants signaux,
Et bientôt cesseraient les souffrances terrestres !
L'amour se répandrait des coupes éternelles,
Et tout respirerait dans un limpide azur ;
De ses reflets bleutés la mer ceindrait les terres,
Sur nos vallons nats brilleraient les étoiles.

Toute chose provient d'une source divine.
Chaque être dans le Chœur n'a-t-il pas même voix ?
Maintenant que du ciel les portes sont ouvertes,
À quoi bon l'inquiétude et la désespérance ?
Si dans les profondeurs vous étiez descendus,
Vous verriez à vos fronts un diadème d'étoiles
Et, près du cœur jouant, les vagues enfantines
Que ne trouble jamais l'ouragan de la vie.

We tranquilly prepare ourselves
For pleasant dreams.
When, free from care, a delightful image
Fills the soul with tender joy,
We yield to sleep.

Oh, how I enjoy
My quiet rustic existence!
That which holds the wayward heart captive
In the bustle of the noisy world
Does not bring contentment.

Chirp on, dear crickets,
In my narrow little retreat.
I gladly tolerate you: you don't disturb me.
When your song breaks the silence,
I am not quite alone.

The Stars D684

Friedrich von Schlegel

You wonder, O man, at our sacred radiance?
Ah, if only you followed the heavenly powers,
You would better understand how kindly we beckon,
How earthly torments would vanish!
Then love would flow from eternal vessels,
All would breathe amid the pure azure,
The light-blue sea would float around the meadows,
And stars would gleam in the valleys of our homeland.

All of us spring from the divine source:
Is not every being one in the choir?
Now indeed the gates of heaven stand open,
What is the use of frightened despair?
If you had already fathomed the depths,
You would see your head circled by stars
And, playing about your heart, the childlike waves
That remain untouched by the storms of life.

*Traductions Michel Chasteau
(sauf CD 1/6, 9 : Brigitte Hébert
CD 2/2, 8 : Jean-Marc Berns)*

Translations: Charles Johnston



Sehnsucht (vol.1)

Fahrt zum Hades D.526 - Freiwilliges Versinken D.700 - Das Weinen D.926 - Des Fischers Liebesglück D.933 - Der Winterabend D.938 Memnon D.541 - Lied eines Schiffers an die Dioskuren D.360 - Der Schiffer D.536 - Sehnsucht D.636 - Der Jüngling am Bache D.638 - An Emma D.113 - Der Pilgrim D.794 - Gruppe aus dem Tartarus D.583 Hoffnung D.295 - Grenzen der Menschenheit D.716

Elisabeth Leonskaja, *piano*

HMC 901988



An mein Herz (vol.2)

CD 1 - Der Jüngling und der Tod D.545 - Das Lied im Grünen D.917 - Wehmut (Die Herbstnacht) D.404 - Ins stille Land D.403 - Der Herbstabend D.405 - Drang in die Ferne D.770 - An mein Herz D.860 - Der Wanderer D.649 - Über Wildemann D.884 - Klage D.371 - Am Bach im Frühling D.361 An die Laute D.905 - Des Fräuleins Liebeslauschen D.698 - Augenlied D.297 - Du bist die Ruh D.776 - An die Musik D.547 - An eine Quelle D.530 - Der Sänger am Felsen D.482 - Abschied von der Harfe D.406 - Liedesend D.473

Helmut Deutsch, *piano*

CD 2 - Das Heimweh D.456 - Auf der Donau D.553 - Wie Ulfru fischt D.525 - Die Sternennächte D.670 - Rückweg D.476 - Geheimnis D.491 - Gondelfahrer D.808 - Abendstern D.806 - Der Sieg D.805 - Nachtstück D.672 - Auflösung D.807 - Heiß' mich nicht reden D.877/2 - Nur wer die Sehnsucht kennt D.877/4 - An Mignon D.161 - Gesänge des Harfners D.478 - Am Flusse D.160 Nähe des Geliebten D.162 - Der Fischer D.225 - Auf dem See D.543 - Wonne der Wehmut D.260 Willkommen und Abschied D.767

Eric Schneider, *piano*

HMC 902004.05



Die schöne Müllerin (vol.3)

Das Wandern - Wohin? - Halt! - Danksagung an den Bach - Am Feierabend - Der Neugierige - Ungeduld - Morgengruß - Des Müllers Blumen - Tränenregen - Mein! - Pause - Mit dem grünen Lautenbande - Der Jäger - Eifersucht und Stolz - Die liebe Farbe - Die böse Farbe - Trockne Blumen - Der Müller und der Bach - Des Baches Wiegenlied

Christoph Eschenbach, *piano*

HMC 901995



Heliopolis (vol.4)

Die Götter Griechenlands D.677 - Philoktet D.540 - Fragment aus dem Aischylos D.450b - Der entsühnte Orest D.699 - Aus Heliopolis D.753 - Heliopolis D.754 - An die Leier D.737 - Atys, Nachlass Lfg.22 - Meeresstille D.216 - Der König in Thule D.367 - Blondel zu Marien D.626 - Die Gebüsche D.646 - Der Hirt D.490 - Pilgerweise D.789 - Wandrers Nachtlied D.224 - Frühlingsglaube D.686 - Das Heimweh D.851 - Der Kreuzzug D.932 - Abschied D.475

Ingo Metzmacher, *piano*

HMC 902035



Nacht und Träume (vol.5)

Nacht und Träume D.827 - Der blinde Knabe D.833 - Hoffnung D.637
Totengräberweise D.869 - Tiefes Leid D.876 - Greisengesang D.778 -
Totengräbers Heimweh D.842 - An den Mond D.193 - Die Mainacht D.194
An Silvia D.891 - Ständchen D.889 - Der Schäfer und der Reiter D.517
- Die Sommernacht D.289 - Erntelied D.434 - Herbstlied D.502 - Der
liebliche Stern D.861 - An die Geliebte D.303 - Josef Ludwig Stoll 2'10

Alexander Schmalcz, *piano*

HMC 902063



Schwanengesang D.957 (vol.6)

CD 1 - 1. Liebesbotschaft - 2. Kriegers Ahnung - 3. Frühlingssehnsucht - 4. Ständchen
5. Aufenthalt - Herbst D.945 - 6. In der Ferne - 7. Abschied - 8. Der Atlas - 9. Ihr Bild -
10. Das Fischermädchen - 11. Die Stadt - 12. Am Meer - 13. Der Doppelgänger - 14. Die
Taubenpost

Christoph Eschenbach, *piano*

Piano Sonata D.960 in B flat major / Si bémol majeur / B-Dur

CD 2 - I. Molto moderato - II. Andante sostenuto - III. Scherzo. Allegro vivace con
delicatezza - IV. Allegro, ma non troppo

Christoph Eschenbach, *piano*

HMC 902139.40



Erlkönig (vol.7)

Im Abendrot D.799 - Der Wanderer D.493 - Nachtviolen D.752 - Im
Walde D.834 - Normanns Gesang D.846 - Der Geistertanz D.116
Schatzgräbers Begehr D.761 - An den Mond D.259 - Erlkönig D.328
Am See D.746 - Alinde D.904 - Widerschein D.949 - Die Forelle D.550
Der Fluss D.693 - Abendröte D.690 - Klage D.415 - Der Strom D.565
Fischerweise D.881 - Auf der Bruck D.853

Andreas Haefliger, *piano*

HMC 902141

Artist biographies on harmoniamundi.com



harmonia mundi s.a.

Mas de Vert, F-13200 Arles © 2014

Enregistrement février et avril 2011 (CD 1) - juin 2011 et février 2012 (CD 2), Teldex Studio Berlin

Direction artistique : Martin Sauer

Prise de son et montage : René Möller, Teldex Studio Berlin

© harmonia mundi pour l'ensemble des textes et des traductions

Page 1 : Martha Griebler (du livre Franz Schubert-Zeichnungen)

© Verlag Bibliothek der Provinz, Weitra

Maquette Atelier harmonia mundi

harmoniamundi.com

HMC 902109.10